UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

Le Raton laveur

et

LE MAITRE D'HOTEL

DU MÊME AUTEUR

Ecrit sur de l'Eau, roman (Prix Goncourt).
L'Aventure de Thérèse Beauchamps, roman.
Le Veau d'or et la Vache enragée, roman.
Le Pavillon du Mandarin, critique.
Les Taupes, roman.
La Vie amoureuse de Vénus.
Baroque, roman.
Les Egarements de Blandine, roman.
Otarie, arabesque amoureuse et marine.
Le Zombie, roman.
Samsara, poèmes.
Direction Etoile, roman.
Le Fil d'Ariane.
Fugues.
Les Jardins de Marguilène (LUF).
Portes.

POUR PARAITRE

Théophanie.
Primevère et l'Ange, roman.
Pour l'Amour de l'Amérique, roman.
Phalène ou la couronne de Saint-Etienne.

M689

FRANCIS DE MIOMANDRE

Le Raton laveur
et
LE MAITRE D'HÔTEL

Roman

446621
15-5-46

EGLOFF FRIBOURG

PQ
2625
I58R3

Tous droits réservés

A Paul Claudel

I

ENTRÉE EN SCÈNE DU RATON LAVEUR

Et dans le mouvement des joues et de la gorge
Pendant qu'elle mangeait, une claire innocence,
Une gratitude, une pureté qui faisait mal.

O.-W. Milosz : *La charrette.*

Lorsque le Maître d'Hôtel se réveilla, il poussa un cri d'étonnement.

Le Raton Laveur était devant lui.

D'abord, il n'en crut pas ses yeux, pensant que c'était la suite de son cauchemar. Car il avait bien mal dormi, et il avait fait des rêves affreux, inspirés par l'angoisse. Rêves qui étaient la conséquence naturelle de l'incident désagréable du dîner.

Pauvre Maître d'Hôtel ! lui toujours si sûr de lui, si correct ! lui l'incarnation du tact professionnel dans toute l'acceptation du terme, ne s'était-il pas, en apportant la bouteille d'Asti à la femme du grand seigneur égyptien de la table 7, celle de la baie sur la galerie vitrée, et au moment précis où il allait déposer la dite bouteille devant ce couple illustre, avec les gestes rituels et l'onction qui convenaient, étalé sur le dos ?... Trente ans de tenue, de contrainte morale, de dignité, de maîtrise

de soi, tout ce passé solennel s'était comme évanoui, et il n'était resté qu'un pauvre homme en habit, tâtonnant dans le vide d'une main qui n'avait rencontré que le coin d'une nappe, avant de s'effondrer sur ce diabolique parquet, plus glissant qu'une patinoire, pour recevoir sur sa poitrine impuissante, avec la bouteille en miettes, tout le couvert, disposé tantôt par lui avec tant de soin sur le linge immaculé...

Bien entendu, tous les assistants avaient feint l'indulgence, la largeur d'esprit. Tomber ? cela peut arriver à tout le monde. Et le Directeur lui-même, et la Dame de la Réception, et le premier Garçon, et le Barman, accourus à son aide, n'avaient eu que des mots de compassion cordiale.

— Qu'avez-vous, mon ami ? Ne vous êtes-vous rien cassé ?

Oui, certes, tout le monde s'était montré très gentil. Et le Champion de natation finlandais et le Diplomate égyptien eux-mêmes, toujours si stricts sur le service, s'étaient délicatement abstenus de rien dire. N'empêche que le Maître d'Hôtel avait été profondément humilié. Humilié parce qu'il se croyait, par une sorte de grâce d'état, immunisé contre ce genre d'accidents. Humilié devant soi-même, ce qui est bien plus grave, plus subtilement pénible, que de l'être devant les autres. Humilié comme don Juan à son premier échec sensuel, même s'il assassine sa complice susceptible de bavardage ; comme Napoléon à sa première défaite, quoique la France ait continué à lui dire : « Tu es bien plus fort qu'Alexandre et que Tamerlan ».

Et, sans vouloir écouter davantage les consolations hypocrites des clients et du personnel, il était

monté en toute hâte dans sa chambre, afin de trouver, dans le sommeil opaque dont il avait l'habitude après sa journée de travail, l'oubli, l'oubli absolu de cette désastreuse aventure.

Mais le sommeil lui avait fait faux bond. Au lieu de le plonger dans le chaos noir et profond où tous les hommes de devoir : les contrôleurs de wagons-lits, les rois constitutionnels, les livreurs de grands magasins, les Maîtres d'Hôtel, ont le privilège de se réfugier quand ils ont achevé la longue liste de leurs obligations officielles, le sommeil l'avait sournoisement poussé dans les terrains vagues et brumeux du cauchemar... *Et noctium fantasmata !...* Mais le pauvre ignorait la vieille formule monacale de conjuration. Toute la nuit, laïc désarmé, il s'était débattu au milieu de larves inconnues ; des murailles abruptes s'étaient refermées sur lui, l'écrasant comme une blatte, des aventurières incapables de payer leur note, après l'avoir aguiché d'un sourire servile, l'avaient, du haut d'un rocher couleur de sang, précipité dans la mer, où elles l'attendaient sous forme de méduses et de poulpes.

Et voilà qu'au moment du réveil, au moment où il pouvait espérer s'enfuir de ce royaume des épouvantes pour rentrer dans l'univers paisible de la vie quotidienne, il y était accueilli par un petit mammifère frugivore, aux gros yeux brillants, aux oreilles dressées.

Il y avait de quoi s'inquiéter, avoir même un peu peur.

— Que... que venez-vous faire ici ? balbutia-t-il.

Il était tellement troublé qu'il pensait qu'on venait l'arrêter... Ou que, n'osant accomplir (par crainte sans doute de représailles immédiates et

brutales), la pénible démarche de lui signifier son congé, le Directeur s'était fait remplacer par cet étrange intermédiaire.

— Encore une fois, que me voulez-vous ?

L'animal eut un geste vague. Il est probable que cette question le prenait au dépourvu. Comme tous ses congénères quand ils sont dans l'embarras, il regarda ses mains, qui n'étaient pas très propres. Alors, il alla les laver en toute hâte dans la cuvette, qui par bonheur contenait un peu d'eau, puis, rassuré par cette opération rituelle et propitiatoire, il revint devant le lit de l'insomnieux, et c'est seulement alors qu'il répondit, avec une parfaite ingénuité d'ailleurs :

— Je ne sais pas.

— Qui êtes-vous ?

— Le Raton Laveur.

— Je le vois, parbleu bien ! riposta le Maître d'Hôtel, qui reprenait son assurance au fur et à mesure que son interlocuteur semblait perdre la sienne. Je vous connais. Je vous ai vu assez souvent, le dimanche, quand je vais visiter les... hôtes du jardin zoologique. Il me semble même vous avoir, parfois, apporté du pain, et du sucre.

— Moi aussi, je vous reconnais, dit le Petit animal. Et deux grosses larmes d'émotion perlèrent au coin de ses beaux yeux, glissant ensuite sur la fourrure épaisse et lustrée de son poitrail, où elles se perdirent.

— .....

— Et, dans un sens, on peut dire que c'est la Providence qui m'a mené jusque dans votre chambre... Parce que, si j'étais tombé sur une de ces personnes comme il y en a tant...

— Le Diplomate égyptien, par exemple...

— Ou simplement le Tapir, ou la Martre, ou la Panthère noire... j'étais perdu.

— Certes, c'est une chance, en effet, que vous n'ayez rencontré en route, ni la Panthère, ni le Diplomate. Mais comment êtes-vous parvenu jusqu'ici ?

— J'ai pris le grand escalier.

— C'est magnifique !... Mais, avant ? avant d'arriver à l'Hôtel ?

— J'ai traversé le jardin... après avoir ouvert ma cage, bien entendu. Le gardien avait oublié de la fermer au verrou. Je n'ai eu qu'à faire glisser la targette...

Le Maître d'Hôtel se mit sur son séant pour réfléchir. Toute cette histoire lui semblait à la fois absurde et d'une opportunité miraculeuse. C'est pourquoi il continuait à se frotter les yeux, pour s'assurer si ce n'était pas son rêve qui continuait, sur un plan moins cruel. Mais, plus il les frottait, plus il voyait qu'il s'agissait de la plus simple des réalités. Dans sa modeste chambre, qui donnait sur la montagne ligure (on en distinguait par la fenêtre les sommets d'un violet pâle et vaporeux), la lumière du matin avait pénétré depuis un certain temps et se posait avec une égale complaisance sur le bel habit noir, gonflé de respectabilité malgré sa pendaison au gibet de la patère, sur les ramages du papier mural, sur l'armoire et la petite table de pitchpin, sur le tapis succinct et un peu usé qui faisait tant d'efforts pour recouvrir une partie du carrelage, blanc et noir,... enfin sur la soyeuse fourrure du nouveau venu. Ce dernier n'avait rien exagéré en parlant de Providence. Il ne s'était trompé

que sur un point : ce n'était pas seulement pour lui, le Raton Laveur, qu'elle était intervenue, mais aussi pour l'autre, pour l'Homme... Cette visite, absolument inattendue, constituait une diversion puissante, la seule capable d'arracher le Maître d'Hôtel au souci dévorant de l'humiliation. Il examina son visiteur avec une attention sympathique.

Jamais il ne l'avait considéré de si près. C'est qu'il y a beaucoup de Ratons Laveurs dans le monde, surtout au Canada où leur peuple s'est installé plusieurs siècles avant celui des Normands ; mais il y en avait bien peu d'aussi beaux que celui-là. Son corps souple et vif, à l'aise dans son épaisse toison fauve et grise, et terminé par une queue touffue, douce au toucher comme un panache de plume, ses jambes élastiques et puissantes, ses mains délicates, aux doigts intelligents, terminés par des ongles de mandarin, sa tête enfin au crâne parfait, au menton effilé, aux oreilles sensibles et frémissantes comme l'herbe folle en juin, tout attestait en lui la race la plus pure. Il avait le courage du Rat, mais non sa férocité ; l'industrie du Castor, mais sans sa manie grégaire ni sa déformation professionnelle d'ingénieur des Ponts-et-Chaussées ; la propreté du Chat, mais non ses mœurs relachées ; la finesse du Renard, mais non sa fourberie ; et le besoin constant de se laver les mains qu'éprouvent les chirurgiens, mais non celui de les tremper dans le sang, qui rend suspecte cette classe indispensable de citoyens. Quant à son innocence, elle éclatait dans ses admirables yeux, capables de tout voir et prêts à tout pardonner.

Certes, le Maître d'Hôtel n'était pas encore susceptible de comprendre tout cela, qui constituait

pour lui un monde nouveau, inconnu, un monde tellement différent de celui où règnent les Diplomates égyptiens, les Plongeurs, les Clients allemands, les Réceptionnaires et les Cavistes !... Mais il était quand même vaguement sensible à ce charme, grâce sans doute à la catastrophe de la veille... Cette catastrophe avait remué en lui je ne sais quoi qui dormait, enfoui sous la vase de trente années d'une vie d'artifice et de préjugés.

Pauvre Maître d'Hôtel ! Quelle différence entre lui et son visiteur ! Depuis le jour de sa naissance (il était alors un bébé normal, presque un modèle du genre), il n'avait pas cessé de s'éloigner de la Nature... Les idées fausses, les principes rigides et déformants, l'obéissance aux réglements les plus inintelligibles du protocole, de l'étiquette, des préséances, la longue adoration de cette idole aux mille visages et aux cent mille caprices, qui s'appelle le Client, l'avaient peu à peu changé, même physiquement, en quelque chose qui n'était plus tout à fait un Homme. En jaquette ou en habit, on pouvait s'y méprendre : ces uniformes s'ajustant à toutes les classes sociales. Mais dans ce pyjama, dont les rayures simulaient avec tant d'ironie les barreaux d'une cellule de prison, comme il apparaissait démuni, effaré, pitoyable !... L'irruption du Raton Laveur achevait de le déconcerter,... Tout en lui procurant une impression de soulagement : car, dans les conditions où il se trouvait, la solitude aurait été par trop pénible.

Malheureusement, la conversation était difficile. Que dire à un Rongeur qui vient de s'échapper de sa cage ?

— Comment vous appelez-vous ? finit-il par demander.

— Procyon Lotor ! répondit le Raton Laveur.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas.

— C'est un joli nom ! déclara le Maître d'Hôtel, après un silence.

— Je suis heureux qu'il vous plaise. Et vous, Monsieur, quel est le vôtre ?

— Je m'appelle Walter Brenner.

— Ah ! c'est un bien joli nom aussi, je trouve... Et à quelle espèce appartenez-vous ?

— Que voulez-vous dire ?

— Chez nous, n'est-ce pas ? c'est la première question que l'on pose. A quel genre ? à quelle espèce ? à quelle variété ? Ainsi, moi, je suis Procyon Lotor, qu'il ne faudrait pour rien au monde confondre avec Procyon Cancrivorus, mon cousin d'Amérique du Sud, qui se nourrit de crabes... Pouah ! Je suis frugivore, nocturne et grimpeur.

— Eh bien ! moi, je suis d'espèce allemande, genre suisse, variété maître d'hôtel.

A ce moment, on frappa à la porte. Tous deux tressaillirent, mais le Raton Laveur beaucoup plus que l'Homme.

— Ah ! s'écria-t-il, en portant la patte à son cœur. On vient m'arrêter !...

Puis, dans un élan irrésistible, d'une voix tout ensemble basse et pathétique :

— Si vous ne me dénoncez pas, vous aurez en moi un ami,... un ami qui saura... qui... enfin un Ami ! je vous le jure.

Mais la pensée de Walter était à cent lieues d'une telle trahison. Loin de dénoncer le Raton Laveur, il le cacha sous sa couverture, et seulement alors il cria :

— Entrez !

C'était le garçon d'étage, qui apportait le déjeuner.

Attention délicate du Directeur envers l'employé modèle qu'était « Monsieur Walter ». Non, certes, on ne lui en voulait pas, en haut lieu. N'était-il pas le plus ponctuel des fonctionnaires du « Liguria », la perle des Maîtres d'Hôtel ? Avait-on quoi que ce soit à lui reprocher, depuis cinq ans qu'il travaillait dans ce bel établissement ? Pouvait-on, sans injustice, lui imputer, à propos de cet accident, une responsabilité qui retombait toute entière sur le parquet, trop bien ciré ? Et la preuve que Monsieur Ambrogio Terracota — le Directeur — ne nourrissait aucune animosité contre lui, c'est qu'il le faisait servir dans sa chambre, comme un Client de marque... et copieusement encore. Voyez ce café au lait, vierge de tout écrémage, ces deux pots : miel et confiture d'oranges, sans compter cette fine tranche de bacon, ces trois sortes de petits pains, et cette motte de beurre, pareille à une pierre angulaire. Et, si la souffrance s'en mêlait, un docteur attaché à l'établissement attendait au bout du fil. Une petite secousse et il accourait.

— Non, merci. C'est inutile. Je crois que je n'ai rien de grave...

Il avait hâte d'être seul, pour délivrer Procyon qui devait étouffer sous le drap. Mais le Garçon qui bien entendu ne se doutait de rien, s'attardait, s'attardait... On sentait qu'il avait quelque chose à dire, que cela le démangeait. A la fin, il ne put y résister :

— Savez-vous la nouvelle, Monsieur Walter ? Toute la ville est en émoi. Il paraît qu'un des

pensionnaires du Jardin Zoologique s'est échappé. Une espèce de Castor, à ce qu'on dit. Mais peut-être qu'on se trompe. Il doit s'agir du Tigre... La dernière fois que j'ai été voir les Bêtes, j'ai bien vu que sa cage n'était pas solide... Un Tigre en liberté dans Nervi, ce serait terrible... Le Podestat a promis une prime de cinq cents lires à qui le rapporterait, de mille lires s'il est vivant. Et des vraies lires, pas des « touristiques ».

Walter glissa sa main sous le drap et, ayant rencontré la patte de Procyon, la serra avec énergie, en déclarant :

— Eh bien ! il ne faut pas compter sur moi pour une chose pareille.

— Il n'en est pas question, répliqua le Garçon, avec un gros rire. Surtout maintenant que vous voilà confiné dans votre chambre... Je me demande comment vous pourriez prendre part à la battue.

Et il sortit ; enfin !...

— Jamais je n'oublierai ce que vous venez de dire là ! s'écria le Raton Laveur, en se dégageant de dessous le drap.

— On est amis, ou on ne l'est pas ! répondit le Maître d'Hôtel. En attendant,... vous devez avoir faim. Voulez-vous partager mon déjeuner.

— Avec plaisir ! avoua Procyon., j'étais tellement pressé, hier soir, que j'en ai oublié de dîner.

Et il se mit à table.

Il mangeait avec une élégance de demoiselle anglaise, trempant à deux mains ses tartines dans le café au lait, sans jamais rien renverser, sans tacher sa belle robe. C'était une joie que de le voir, un véritable ravissement. Le Maître d'Hôtel qui, depuis trente ans, n'avait jamais eu de compagne, jamais

de camarade, le contemplait tout attendri, comprenant enfin quelle douceur il y a dans le fait de ne plus être seul, d'avoir quelqu'un à protéger, quelqu'un à qui parler. Ah ! grands Dieux ! non, il ne le vendrait pas, dût-on lui offrir deux mille, trois mille, dix mille lires... Qu'est-ce que dix mille lires, en effet ? Du papier que l'on jette aux quatre vents pour se procurer des plaisirs plus ou moins discutables, bien souvent frelatés. Et quoi qu'on fasse, un jour vient où l'on a les mains vides... Mais le déshonneur est resté. Et le remords.

Il y a d'ailleurs, dans la vie, des moments où l'on se trouve en présence de choses dont on n'avait pas auparavant la moindre idée. Des mystères, en un mot. On ne sait pas d'où ça vous vient, ça n'a pas de nom ; ni le « Moniteur de l'Hôtellerie », ni le *Corriere della Sera,* ni même le Catéchisme n'en parlent... Mais ça vous tient comme avec une main, vous ne pouvez pas en échapper... Monsieur Walter Brenner, Suisse allemand de naissance, et premier Maître d'Hôtel au Liguria-Palace, était, si j'ose dire, en proie à un de ces phénomènes. Il regardait Procyon manger ses tartines et boire son café au lait, et le petit mouvement de gorge qui se produisait à chaque bouchée, à chaque lampée, lui causait une émotion qui n'avait aucune espèce de rapport explicable, avouable, avec un incident aussi mince. Qu'est-ce que c'est, dans la Nature, dans l'immensité inconcevable du Cosmos, qu'est-ce que c'est, je vous le demande, qu'un Raton Laveur qui avale le contenu d'un bol de café au lait ? Un épisode vraiment minuscule, moins que rien. Eh bien ! Walter Brenner en avait tout simplement le cœur serré. Il lui semblait que cette chose le

concernait, lui, personnellement, qu'elle se passait à l'intérieur de lui et qu'il communiait avec le gracieux animal, dans cet acte si simple, et au bout du compte sublime, par lequel se maintient la vie de tous les êtres, la vie sacrée...

Quand il eut achevé, Procyon retourna vers la cuvette et se lava les mains avec le plus grand soin. Puis il les frotta énergiquement, comme pour en chasser les particules que l'eau aurait pu laisser dans ses manchettes de poils, à la racine de ses griffes.

Cependant, Walter, aveignant une petite armoire suspendue au-dessus de son lit, y prit un cahier sur lequel était collée une étiquette portant ces mots :

« Mon journal intime »

Il l'ouvrit et, avec son stylo, traça, d'une écriture appliquée, un peu naïve, impeccablement calligraphique, ces mots :

« 18 juillet...

« Hier soir, me suis étalé par terre en servant à » table. Première fois de ma vie.

» Passé une très mauvaise nuit. Au réveil, ren- » contré un Raton Laveur. Pris le petit déjeuner » avec lui...»

Puis il s'arrêta... Il aurait voulu ajouter quelque chose, un développement, une explication. Hélas ! les mots ne venaient pas. Sans doute n'en existait-il point qui fussent capables de rendre ces impressions, ces émotions... Du reste, en général, chaque fois que la vie devient vraiment intéressante, on ne peut plus en parler ; alors qu'il est si facile de commenter, oh ! pendant des heures, les incidents les plus plats, les plus insignifiants. Ce n'était pas la première fois que Walter l'avait constaté... Il se mit,

machinalement, à parcourir son cahier. Sur un texte grisâtre, vague, sans chaleur, se détachaient pourtant des mots qui, malgré leur simplicité, le remuaient profondément :

« 22 janvier.

« Qu'elle était belle, hier soir ! tandis que je » lui versais le *Barbera*... Elle aime beaucoup le » *Barbera,* et c'est chaque fois la même scène, parce » que l'Autre, son tyran, lui défend de boire, sous » prétexte de régime. Alors elle me regarde, comme » pour me prendre à témoin : « Vous, vous me » comprenez ». Oh ! si je la comprends ! Oh ! si » elle pouvait en boire jusqu'à l'ivresse, du *Barbera!* » et qu'alors elle se dise : « C'est Lui, c'est Lui qui » m'a mise dans cet état si agréable, tandis que » l'Autre ne fait que me tourmenter...»

« 7 mars.

« D'où vient cet homme, qui la torture ? (car il » la torture, pour moi ça ne fait pas de doute). » Il faudra que je le sache, il faudra que je lui ar- » rache son infâme secret... Alors, quand elle saura » à quel être déshonoré elle a attaché son sort, elle » comprendra sans doute. »

« 9 mars.

« Pourtant, Elle lui sourit. Elle ne se doute de » rien. Elle l'aime peut-être. Quelle horreur !

« 10 mai.

« C'est *l'Asti* qu'elle préfère maintenant. *La donna* » *e mobile,* comme on dit ici. Quand elle en a bu, ses » yeux brillent. Et alors, au moment où elle se » lève, elle titube un peu. Je voudrais la protéger, » la prendre dans mes bras pour l'aider à traverser » cette immense salle à manger.

« 15 juin, midi (au crayon).

« Elle a pris son premier bain ; je l'ai vue revenir » de la plage, en maillot. Il me semblait qu'elle » était nue. Elle est plus belle encore que je ne » l'imaginais.

« 15 juin, minuit.

« Ce soir, Elle était en robe de bal (devant aller » à une soirée). Je ne sais pas comment c'est pos- » sible, mais, habillée, — du moins ainsi, en grande » toilette, — elle est encore plus belle que nue.

« 2 juillet.

« Une cliente ! J'aime une Cliente, moi, un ancien » plongeur, un pauvre domestique d'Hôtel ! Quelle » ironie !

» Je suis un ver de vase amoureux d'une étoile !

» ...C'est un vers ! Dans mon émotion, j'ai fait » un vers ! Je ne sais pas s'il est de moi, ou d'un » autre. Peu importe, il vient de sortir de mon » cœur écrasé, désespéré. Si j'étais sage, je donne- » rais ma démission, je quitterais cette demeure » ensorcelée. Mais je suis fou, justement. Alors je » reste...»

Walter s'arrêta de feuilleter, de cueillir ces phrases, visiblement les seules à l'intéresser au milieu d'un texte composé de ragots misérables. Elles lui semblaient bien quelconques, pourtant, elles aussi. Entre ce qu'il voulait dire et ce qu'il avait dit, s'ouvrait un abîme, à jamais infranchissable. Il soupira, puis jeta les yeux autour de lui. Le Raton Laveur était toujours là. Il s'était assis, bien sagement, sur la chaise au pied du lit, et il attendait. Il contemplait son nouvel ami d'un regard chargé d'une sympathie profonde, d'une reconnaissance

sans bornes. Tout Nervi, maintenant, — il le savait, — était en chasse, depuis les balayeurs du Parc Serra qui, chaque matin, ramassent les merveilleuses coupes ovoïdes de porcelaine tendre qui choient de la ramure des magnolias, jusqu'aux conducteurs des tramways de Gênes ; depuis les garçons des bains qui voyaient plonger dans l'onde les belles clientes des Palaces, jusqu'aux commères qui faisaient leurs provisions chez Brambilla et Picasso. Tout Nervi était à sa recherche, et lui, il pouvait en rire, il pouvait braver le danger, grâce à la complicité de cet homme bienveillant et sensible qui, sans aucune arrière-pensée d'intérêt, s'était institué son protecteur. Sa petite chambre était un refuge, un asile. Ah ! comme il aurait voulu rendre service à cet homme, l'empêcher de souffrir, car le malheureux souffrait, c'était visible, et peut-être pas seulement de sa chute... Tout au moins le lui dire. Quelque chose comme, par exemple : « Entre nous, c'est désormais à la vie, à la mort ! » Non, ça, c'était trop emphatique. C'était une phrase pour lion, pour éléphant, pour ours blanc. De la part d'un Raton Laveur, on s'attend à des formules plus modestes, plus discrètes : « Vous pouvez compter sur moi... Dans la mesure de mes faibles moyens ». Oui, voilà qui était parfait.

Mais au moment où il allait la prononcer, cette phrase si heureuse, il s'aperçut que le Maître d'Hôtel ne pouvait plus l'entendre. Il s'était endormi, sans doute brisé par toutes ces émotions.

Accablé par les siennes, Procyon s'endormit à son tour.

II

CE QU'ON VOIT EN SOULEVANT LE PLAFOND DE L'APPARTEMENT 75

Malheureux fut le lieu de notre connaissance,
Et moi plus malheureux d'être sous ta puissance.
Jodelle *(Elégie)*

Profitons de ce qu'ils sont tous deux dans cet état, pour examiner un peu ce qui se passe dans les autres parties du site où se déroule ce dramatique récit.

N'avons-nous pas entendu parler, dans le *journal* même que Walter relit si souvent si nous en jugeons par l'état de fatigue où s'en trouvent les feuillets, d'une Femme, dont nous ne savons rien encore, mais qui doit jouer dans la vie secrète du Maître d'Hôtel un rôle d'autant plus grand qu'il ne lui donne pas de nom. Elle ! ainsi l'appelle-t-il, et cela dit tout. Elle, n'est-ce pas le nom suprême des femmes, le nom des Dominatrices et des Magiciennes, le nom des Terribles, des Irrésistibles, des Fatales ? Elle ! qui donc est-elle ? et que pense-t-elle en ce moment où l'homme qui l'adore, et qui meurt de honte en se représentant certaine scène de la veille, repose et sans doute la retrouve en rêve ?...

Nous ne l'avons pas encore entrevue. A peine savons-nous d'elle ceci : qu'elle dînait en face de l'Autre, le Diplomate égyptien, et qu'au moment où Walter Brenner s'empressait pour déposer devant elle la bouteille d'Asti à côté du plat de parmesan en poudre, il a glissé — tel le patineur novice qui pour la première fois s'essaie sur la piste brillante — et, avant de fermer les yeux sous la douleur du choc, il a eu le temps de voir, sur son aimable visage, se transformer le sourire mondain de l'accueil en cet autre sourire, affreux, qui masque d'une feinte compassion l'irrépressible naissance de la moquerie.

Usons de ce privilège souverain que les pires tyrans de nos implacables sociétés modernes n'ont pas encore eu l'audace d'usurper, et qui consiste à soulever le toit des maisons et le plafond des chambres pour surprendre ce que font, quand ils se croient à l'abri de toute curiosité, les hommes et les femmes. Abattons cet obstacle dérisoire et, sans que personne ne puisse s'en douter, faisons sauter les parois de l'appartement 75, où Elle a suivi le Diplomate égyptien. Car elle est son esclave : cela se voit à la manière dont elle se lève quand il fait mine de se lever, dont elle lui répond quand il lui adresse la parole. Une esclave, malgré les précautions qu'il prend pour avoir l'air de la traiter en public comme une compagne légitime et normale. Mais, dans le privé...

Les voilà tous les deux, dans le somptueux appartement 75 (antichambre, salon, chambre à coucher, cabinet de toilette), dont les larges fenêtres donnent sur un jardin de palmes et de roses descendant doucement vers la mer, vers le bleu de la mer... Il est

debout devant elle qui est assise, et le sourire de raillerie innocente qu'elle garde encore aux lèvres est en train de s'effacer car, Lui, il parle. Il s'est juré d'assassiner ce sourire, comme tant d'autres sans doute.

— Je trouve tout cela parfaitement déplacé, ma chère Olivia, tranche-t-il.

— Pourtant, objecte-t-elle, vous avouerez que c'était drôle... surtout quand on sait combien ce pauvre garçon est en général solennel et compassé. Peut-être n'aurais-je pas dû rire (ce n'était guère charitable) mais je n'ai pu m'en empêcher.

— Vous êtes une enfant, je le sais. Il faut que vous en soyez une, en effet, pour passer vos après-midi, comme vous le faites, à regarder les paons faire la roue, les cormorans gober des poissons, et à distribuer des friandises à des petits animaux ridicules comme le Maki, ou le Raton Laveur. Un Raton Laveur ! je vous demande un peu. Vous avez les relations les plus sottes.

— Oh !... Cette pauvre petite créature !...

— Taisez-vous ! Ne tentez pas d'égarer la conversation. Je disais donc : Vous êtes une enfant. Mais ce n'est pas une raison pour dissimuler derrière ces enfantillages, les raffinements de la plus féminine rouerie. En tous cas, vous auriez tort de penser pouvoir ainsi me donner le change.

— ???

— Vous vous êtes aperçue depuis longtemps que le Maître d'Hôtel est amoureux de vous, qu'il tremble en vous présentant les hors-d'œuvre, qu'il peut à peine articuler le nom des plats quand il vous propose le menu... et vous n'avez pas honte d'accueillir ces hommages... Vous souriez. Oui, au lieu

de prendre l'air de dignité escarpée qui convient lorsque des êtres d'une catégorie sociale infime osent lever les yeux sur vous, vous lui souriez, vous l'encouragez...

— Oh ! Nissim, c'est trop injuste ce que vous dites-là ! s'écria la Femme qui, par degrés, avait passé du sourire à la tristesse, et de la tristesse aux sanglots... Vous mériteriez...

— Je mériterais quoi ? achevez donc votre ignoble pensée. Je mériterais que vous vous laissiez embrasser par ce gibier de cuisine... C'est cela que vous pensez, c'est cela que vous souhaitez. Mais sachez que je vous en empêcherai, dussé-je pour cela l'écraser, cette limace, et vous ensuite, rose profanée !

Au fur et à mesure que l'Egyptien parlait, il semblait avoir encore développé sa taille déjà haute et, comme pour impressionner davantage la jeune femme, maintenant il se courbait au dessus d'elle, avec une inquiétante souplesse de reptile. Et, dans sa face blême aux traits durs et comme découpés à l'emporte-pièce, que barrait une moustache épaisse et noire d'Oriental, ses yeux n'étaient qu'une source d'éclairs. Et l'effort qu'il s'imposait pour empêcher ses longues, larges et fortes mains de se refermer en serres afin d'étrangler, de déchiqueter la malheureuse était chose si visible qu'elle donnait le frisson.

Sous cette menace non proférée, la jeune femme est comme repliée sur elle-même. A son chagrin, à sa dignité offensée, s'est ajoutée la peur. Et la voilà qui ne cherche même plus à résister, comme elle l'a fait jusqu'ici, aux pleurs qui l'emplissent, lui montent à la gorge, l'étranglent. Elle les laisse

couler à flots, elle y trouve une sorte de trouble délice, tout en répétant d'une voix étouffée par eux :

— Assassin ! vous n'êtes qu'un assassin !

Comme si c'était là une épreuve suffisante l'Egyptien a recouvré son air calme et distant. Il s'écarte de sa victime et, prenant dans un coffret de santal une cigarette qu'il allume, il se met à la fumer. Et tout en fumant, il laisse tomber, avec un flegme calculé :

— Vous seriez bien trop contente si je vous tuais, ma chère, je le sais bien. Quel avantage cela vous procurerait sur moi ! vraiment, un avantage démesuré... Mais je ne vous ferai pas ce plaisir. Il n'y faut pas compter.

A ce moment, on frappe au dehors. C'est le garçon qui apporte la camomille du soir... La Femme détourne la tête pour qu'on ne voie pas son visage. Quant à l'Homme, tout à coup saisi d'un de ces accès de courtoisie à quoi l'on reconnaît la parfaite éducation des gens du grand monde, il se lève et :

— Oh ! pardon, chère amie !... je ne sais ce qui m'a pris de fumer cette cigarette en votre présence. Je vais l'achever dans la galerie.

Et il sort, suivi du garçon, ébloui de tant de distinction.

— Pas d'erreur, pense-t-il. Celui-là, c'est un Prince.

Mais peut-être n'est-ce pas un prince. Malgré leur perspicacité légendaire, il arrive aux garçons d'hôtel de se tromper. En tout cas, nous voilà en possession de quelques certitudes. Et nous pouvons remettre en place le plafond et les cloisons de l'appartement 75. Nous savons que l'Homme s'appelle

Nissim, la Femme Olivia, et que le couple qu'ils forment n'est pas uni par le véritable amour. Loin de là. Il est même facile de soupçonner qu'un secret, sans doute terrible, se cache au fond de cette union singulière. Dieu veuille qu'un jour il nous soit donné de le percer, ce secret ! A force de patience, nous y arriverons bien.

III

MÉMOIRES DE WALTER

Oisive jeunesse
A tout asservie ;
Par délicatesse
J'ai perdu ma vie.
Arthur Rimbaud
(Chanson de la plus haute tour).

« Fils naturel d'un officier supérieur de l'armée française, — dont je ne veux pas prononcer le nom [1]), de manière à ne pas nuire à sa mémoire puisque, dans tous les autres domaines de son activité, il a laissé la réputation sans tache d'un héros [2]), — et d'une pauvre paysanne suissesse qu'il avait séduite par son brillant uniforme et les radiations amoureuses qui s'échappaient de sa personne, puis qu'il abandonna lâchement pour s'envoler vers ce qu'il appelait son devoir, mais qui n'était que son ambition, je fus élevé par cette infortunée qui, grâce au maigre subside qu'il lui faisait (irrégulièrement) parvenir, réussit à me

---

(1) Il ne me l'a d'ailleurs pas laissé.
(2) Variante : « La réputation d'un héros sans tache ».

pourvoir d'une éducation supérieure à ma situation sociale : gardeur de vaches.

« Un brave curé de village, qui devint plus tard Nonce du Pape, grâce à une suite de circonstances que je raconterai un jour (elles en valent la peine), si Dieu me prête encore assez de vie pour me consacrer à la littérature, m'apprit l'allemand, le français, un peu de latin et ce qu'il convient de savoir de la langue anglaise quand on est appelé à s'en servir dans les grands hôtels et sur les paquebots.

« Il paraît que, dans mon extrême jeunesse, j'étais fort beau, comme on dit que le sont les enfants du péché... Cela ne m'étonne pas, puisque j'avais été conçu dans un moment de folie amoureuse par un homme exalté et puissant et par une femme éblouie, et sans doute elle aussi passionnée.

« Cette beauté, dont il ne me reste aujourd'hui que de faibles traces, je n'en aurais jamais eu conscience si elle ne m'avait été révélée par une autre personne, qui d'ailleurs fut mon mauvais génie à tous les points de vue, comme on le verra par la suite.

« Jeunes gens qui lisez ces « Mémoires », — si jamais vous les lisez, et quand je ne serai plus là pour rougir en pensant que vous plongez ainsi votre regard innocent sur les abîmes de ma vie, — jeunes gens qui vous apprêtez à entrer dans la carrière où vous appellent l'enthousiasme de votre nature et l'ardeur irrésistible du sang, écoutez mon conseil.

« Méfiez-vous des grandes dames !

« Elles sont perverses et insensibles, elles ne connaissent que leur caprice. Ce sont les sirènes de la société.

« C'est une grande dame qui me révéla l'amour, à un âge où je n'aurais dû connaître que l'innocence. A quinze ans !... Elle n'eut pas honte d'abuser de la naïveté rurale, de mon ignorance du monde et de tout. C'était la souveraine du château dont ma pauvre mère était la modeste fermière. Elle m'aperçut, et me désira. Pour ce cœur brûlé aux feux de toutes les expériences, j'étais une proie tentante, pour cette voyageuse dans le désert de la passion, j'étais une oasis de fraîcheur... Sous prétexte de s'intéresser aux vaches que je menais paître, elle rôdait autour de moi, m'interrogeait, me faisait des compliments. Parce que je savais l'histoire de Sennachérib, elle s'extasiait sur mon érudition et me disait qu'avec une pareille culture et un visage aussi avenant, le monde m'appartenait... Je n'avais qu'à la suivre, au lieu de m'enliser dans ce village perdu au fond des montagnes, parmi des goîtreux et des bigotes...

« Et c'est ce que je fis, pour mon malheur. Ingrat, j'abandonnai ma mère — que je n'ai jamais revue — et mon modeste éducateur, celui qui m'avait appris la vie de Sennachérib et les temps du verbe *amare... Amare,* aimer !... cette femme sut me persuader que ce verbe-là, il est stupide de savoir le conjuger si l'on n'est pas prêt à le vivre, à l'étudier de façon positive et pratique avec une personne au courant de ses pièges grammaticaux et, (comme elle disait dans son langage effrayant de femme sceptique) « à la coule »...

Je fus le jouet de cette créature dépravée. Ebloui par ma chance, me croyant séducteur alors que je n'étais que séduit, je la suivis dans la capitale (celle de la France : Paris), au seul titre bien

entendu que je pouvais avoir auprès d'elle : domestique. Sitôt installé dans sa maison, j'y fus en butte à la haine des autres serviteurs, jaloux de mon ascension vertigineuse et totalement incapables de comprendre combien peu d'orgueil j'en tirais vis-à-vis d'eux. Mais ce n'est point de cela que j'eus le plus à souffrir. Car, comme je n'avais aucune intention de les humilier, les efforts qu'ils tentaient pour m'humilier à leur tour restaient forcément inutiles. Ce qui me tourmentait, c'était l'incohérence et l'insécurité de ma situation. Est-il rien de plus absurde, je vous le demande, que d'être l'amant d'une femme, la nuit, alors qu'on est son aide-cuisinier pendant le jour ? Mais cela est encore plus absurde si, contrairement à ce que pourrait penser le vulgaire, ce qui vous intéresse le plus, ce n'est pas l'amour, mais la cuisine.

« Je dis bien : ce qui vous intéresse. Je ne dis pas : ce qui vous plaît. Car, je ne saurais le nier, les caresses et les façons de cette créature ultra-parfumée, et qui m'arrivait encore toute bourdonnante de la conversation des duchesses et des princes qu'elle avait traités dans la journée, exerçaient sur ma jeune sensibilité un effet prodigieux. Ses cadeaux aussi me troublaient : des cravates de champion de polo, du linge d'ambassadeur, des bijoux d'un goût sobre et d'une valeur considérable, soustraite à toutes les fluctuations du change. S'il avait été possible de me corrompre, aucun doute : j'aurais été corrompu, gâté jusqu'au noyau. Mais ma vraie vocation (du moins je ne le compris que plus tard, car alors je n'en avais qu'une sourde et vague conscience), ma vraie vocation n'était pas l'Amour — du moins ce qu'on appelle ainsi, le profanant, dans

la haute société. — C'était l'Hôtellerie. L'Hôtellerie, dont la cuisine est le premier échelon. Parce qu'il faut qu'un véritable Hôtelier sache tout, et d'abord cet art fondamental, essentiel, dont le Fourneau est à la fois l'outil et le symbole. J'apprenais la cuisine, sans savoir que je l'apprenais. Alors que ma naïve pensée d'adolescent tournait autour des charmes de mon auguste Patronne, mes mains agiles, travaillant pour moi, attrappaient au passage des recettes, des formules et des tours, dont je ne devais qu'ensuite comprendre le sens profond.

« J'étais né Hôtelier, comme d'autres sont nés militaires, entomologistes, hérésiarques ou névropathes. Et cette femme, cette Circé aux enchantements détraquants, voulait me faire croire que j'étais né un Don Juan. Mais sans doute ne le croyait-elle elle-même qu'à moitié, car elle ne tarda point à se lasser de moi. Et, — tel un jouet brisé qu'un enfant ne reconnaît plus et rejette, — quand elle en eut assez de son amant-marmiton, elle me mit à la porte, sous un futile prétexte de service... non sans m'avoir repris ce qu'il y avait de moins périssable parmi les objets dont elle m'avait fait cadeau : la montre extra-plate, le porte-cigarette en or, la parure en platine. Ils lui venaient d'un aide de camp du Tzar, et j'ai tout lieu de penser qu'ils ne tardèrent pas à faire le bonheur de mon successeur : un jeune attaché d'ambassade étrangère qui est devenu depuis, si je ne me trompe, un directeur de quelque chose dans une chancellerie d'Europe Centrale... Mais je me trompe peut-être...

« Du jour au lendemain, je me trouvai sans place, sans bijoux, riche seulement de quelques chemises de soie, avec leurs cravates, et d'un mois

d'appointements d'avance. Je pourrais certes raconter quelle fut alors ma vie. Mais je préfère ne pas le dire, par pudeur. Le lecteur n'a qu'à se représenter ce que signifie cette expression : le pavé de Paris et qu'à s'imaginer que, pendant quelques mois — qui me parurent interminables — je fus une de ces fleurs errantes et misérables, qui poussent entre les interstices du dit pavé. Je n'ai pas besoin non plus de dire dans quel état je me trouvais moralement. Je promenais, d'hôtels borgnes en bureaux de placements, de bancs de square en chantiers de démolition, un corps vêtu de loques et un cœur dévasté par une désillusion au-dessus de mon âge. Seize ans, c'est vraiment trop jeune pour avoir fait ainsi le tour de l'amour. C'est à cette époque que je prononçai le serment de ne plus jamais aimer aucune femme. Et ce serment, je l'ai tenu jusqu'au jour où... Mais n'anticipons pas !

*
* *

« J'ai toujours pensé que les hommes qui ont l'authentique vocation de l'Hôtellerie ne sont jamais complètement abandonnés par la Providence. Il peut leur arriver d'être, pendant quelque temps, distraits de cette vocation par l'Amour, ou par la Misère, ainsi que je le fus moi-même, mais ces accidents ne sont que des épreuves momentanées. Et il survient toujours une occasion, un événement, qui remet, si j'ose dire, tout dans l'ordre.

« Cette occasion, cet événement providentiel, ce fut pour moi la rencontre du poète Melchior Turban. Je l'avais parfois vu chez ma maîtresse, au temps où, famélique, il venait y dîner, avec un habit

que je sus plus tard être celui de son pauvre grand-père. Il venait de faire une pièce en vers, que l'on avait jouée quatre cents fois et qui lui avait rapporté une gloire universelle et beaucoup d'argent. La première chose qu'il fît, aussitôt ce succès, ce fut de se venger d'avoir été si longtemps contraint de porter les hardes ancestrales. Il se commanda, chez les plus grands tailleurs de Paris, cinquante costumes, et le reste à l'avenant. Ce n'était pas une sinécure que d'être valet de chambre chez un personnage de cette sorte. Chaque matin, j'étais chargé d'étaler sur les tapis de tout l'appartement (y compris la galerie) les cinquante pantalons et la garde-robe de mon maître. Et lui, nonchalant, blasé, monocle à l'œil et drapé dans un peignoir de bain brodé d'un semis de roses, il se promenait devant ces pantalons, tel un général qui passe en revue ses régiments d'élite. Il tenait à la main un mouchoir de dentelle, cadeau d'une admiratrice un peu folle, et ce mouchoir, dans un geste de sultan qui désigne l'odalisque favorisée, il le jetait sur le pantalon choisi, parfois si nerveusement que son monocle, irrité, s'échappait de son orbite. Alors, moi, qui le suivais dans sa promenade, je lui tendais la coupe d'onyx où, pareils à de transparents pétales de roses, douze monocles neufs reposaient, eux aussi dans l'attente, et il y cueillait un de ces pétales de cristal. Car tout monocle qui avait le malheur de choir de son orbite sacrée était considéré comme indigne d'y remonter jamais. Puis, je me précipitais dans les armoires pour y chercher le gilet, le veston, la chemise, les souliers et les chaussettes susceptibles de s'harmoniser à ce pantalon-odalisque.

« Comme mon maître appréciait beaucoup la manière dont je m'acquittais de cette mission, il ne voulait non plus personne d'autre pour servir à table les jours de grande réception. Ce fut pour moi l'occasion de revoir un certain nombre de personnes dont j'avais fait connaissance chez ma patronne initiale : en premier lieu mon remplaçant, qui arborait avec cynisme mes boutons de manchettes et ma montre (comme je l'avais d'ailleurs prévu), et en second lieu, ma Patronne elle-même. Avec cette étonnante maîtrise de soi qui caractérise les grandes dames, elle feignit, non seulement de ne pas me reconnaître, mais encore de me tenir pour non avenu, regardant au-delà de moi comme si j'avais été une vitre... Mais j'avais, de mon côté, fait de tels progrès dans la dissimulation que personne au monde, et elle moins que tout autre, n'aurait pu deviner, même de la façon la plus approximative, ce qui me passait dans l'esprit alors, que impassible et grave, je lui présentais, à gauche, sur une serviette pliée, un plat regorgeant de sauce. Cette sauce, grâce à mon adresse, toujours contenue dans un plat bien équilibré, je me la représentais, comme une coulée de plomb fondu, corrodant les belles épaules que j'avais tant de fois caressées. Il en était de même pour le Champagne que, mentalement, je lui ingurgitais dans la bouche, au moyen d'un entonnoir, pour l'étouffer — alors que, dans la réalité, je le versais délicatement dans sa coupe... Et j'ai expérimenté par moi-même que certains mots de la langue française, tels que Chameau, Roulure, Sale Rombière et Gibier d'alcôve, (1) possèdent le

(1) Variante : Drôlesse, Ribaude, Poule avariée...

privilège de pouvoir être articulés de la façon la plus distincte, sans que l'on ait besoin de desserrer les lèvres... et sans qu'ils perdent pour cela un atome de leur joyeuse puissance d'explosion dans l'intérieur de la pensée...

« Lorsque je quittai Melchior Turban, j'étais au courant des deux techniques indispensables dans la Haute Hôtellerie : le service de la table et la diplomatie. Désormais, je n'avais plus qu'à entrer vraiment dans la vie : l'esprit net de préjugés et le cœur blindé d'un triple airain. Et, après un stage assez bref, et d'ailleurs reposant, chez l'ex-empereur du Brésil, j'acceptai la place de premier garçon de salle dans un hôtel de Francfort-sur-le-Main. C'est là que...

IV

OU MONSIEUR TERRACOTA PREND UNE DÉCISION

Combien que le départ me soit
Dur, si faut-il que je l'eslongue.
François Villon *(Le Lais).*

A ce moment, le stylo du Mémorialiste fit une embardée puis s'arrêta net, et Procyon, qui, sagement assis sur son derrière, suivait le voyage de cet instrument avec une respectueuse admiration, se glissa, terrifié, sous la couverture. On venait d'entendre, frappés à la porte, trois coups qui se voulaient discrets et qui ne l'étaient pas, trois coups sournoisement autoritaires, trois coups inquiétants. Walter sursauta. S'il est au monde quelque chose de désagréable, c'est d'être interrompu quand on rédige ses Mémoires, surtout lorsque, nullement entraîné aux exercices de littérature, on débute dans ce genre à la fois si commode et si malaisé, profitant de l'occasion unique d'une convalescence. Est-ce qu'on sait sous quelle forme se représentera l'inspiration, une fois l'importun reparti ? Reverra-t-on son passé avec ce relief, cet intérêt, ces couleurs tour à tour attrayantes et terribles ?

— Allez au diable ! pensa-t-il, furieux, en refermant le cahier et en revissant son stylographe.

Mais telle était son habitude du monde et sa maîtrise de soi que ces mots, ayant passé par l'alambic de la prudence, ressortirent à voix haute, sous cette forme inoffensive et courtoise :

— Entrez, je vous prie.

Il n'était que temps d'ailleurs. L'homme avait déjà poussé la porte, pénétré dans la chambre. C'était Monsieur Ambrogio Terracota, le directeur du « Liguria ».

— Bonjour, mon ami. Comment allez-vous ? dit-il avec désinvolture.

C'était un personnage corpulent, le teint rouge et congestionné. Il affectait la bonne humeur et un optimisme qui ne valait que pour lui. Dans ses yeux saillants de brave homme luisait la flamme secrète de l'hypocrisie.

— Je vais aussi bien qu'il est possible après mon accident. Et je profite de l'occasion, monsieur le Directeur, pour vous remercier de l'intérêt que vous prenez à ma santé, et surtout pour vous dire combien je suis touché de savoir que vous ne m'en voulez pas de...

— D'être tombé l'autre soir ? Mais non, mon ami. C'est une chose qui peut arriver à tout le monde. Quoique...

— Que voulez-vous dire, monsieur le Directeur ?

— Je voulais dire que, dans votre cas, cette chute s'explique, malheureusement, d'une manière qui... ne ressortit pas seulement à la... mais que l'on comprend si...

— Je vous en supplie de préciser, monsieur le Directeur.

— Eh bien ! mon ami, pour me résumer, je dois convenir qu'il n'est guère admissible que, dans un établissement de premier ordre comme le « Liguria-Palace », les Maîtres d'Hôtel lèvent les yeux sur les clientes... au point de ne plus savoir ce qu'ils font... et de s'étaler par terre.

— Moi !... Oh!... Mais je...

— Vous devez bien comprendre qu'il n'est pas ici question de juger les sentiments du personnel, mais simplement d'en... limiter l'expression, de telle sorte qu'aucun scandale ne s'en suive. Comme c'est, hélas ! le cas...

— ?...

— Votre conduite n'a pas échappé au principal intéressé. Et, pour tout dire en un mot, le mari de la cliente s'est plaint. Il menace de quitter l'Hôtel, s'il vous revoit rôder autour de sa femme, et, comme nous désirons éviter toutes complications...

— Achevez !

— Nous voilà dans l'obligation de nous priver de vos services comme Maître d'Hôtel du «Liguria».

— Vous me congédiez ?

— Oh ! que cette expression est désobligeante, mon ami !... Disons simplement que nous nous séparons l'un de l'autre... Et croyez bien que nous le regrettons plus que vous. Car, avec vos capacités vous n'êtes guère embarrassé pour trouver une place dans quelque établissement similaire, tandis que nous... il est probable que nous ne vous remplacerons pas aisément.

— .....

— Il va sans dire que, tant que durera votre convalescence, dût-elle se prolonger huit, dix ou

même quinze jours, vous serez soigné ici à nos frais. Et qu'une indemnité supplémentaire à votre dédit légal vous sera versée, à titre de compensation.

— Il ne s'agit pas d'argent. Je m'étais attaché à l'Hôtel, au pays. Je...

— Croyez que je vous comprends. Encore une fois, c'est nous qui y perdons le plus. Mais que faire ? Nissim Pacha est très puissant. Nous ne pouvons entrer en lutte avec un si grand personnage.

— Etes-vous sûr que Nissim Pacha soit un si grand personnage ?... faillit demander Walter. Mais cette question, il n'eut pas la force de l'articuler. A quoi eût-elle servi, d'ailleurs ? Que peut faire une question, une protestation, lorsque le Destin, tel un tank, s'avance sur vous, et s'apprête à vous écraser ? Il n'y a qu'à s'incliner, il n'y a qu'à imiter les adorateurs de l'idole de Jaggernath : se placer soi-même sous les roues du char.

Pour la seconde fois, l'Amour jouait son rôle fatal dans la vie de Walter Brenner. Et, — ironie suprême ! — l'Amour idéal, le véritable amour s'avérait encore plus désastreux que l'autre, le coupable, le faux... Que signifiait un tel acharnement ? Quelle loi obscure, quel incompréhensible *Fatum* exige-t-il que les Maîtres d'Hôtels soient exclus des joies de l'Amour, que, sitôt qu'ils s'en approchent, même avec le cœur le plus humble, ils soient ainsi impitoyablement repoussés, rejetés hors de son orbite lumineuse ? Tout cela était trop pour le cerveau du pauvre Walter. Il fit un geste vague qui signifiait aussi bien :

— Vous pouvez vous retirez, Directeur !

que :

— Tu as vaincu, Nécessité !

et il retomba sur son traversin, tandis que l'hypocrite messager de *l'ananké* se retirait sur la pointe des escarpins, son mauvais coup porté.

Que s'était-il donc passé entre Nissim et le Directeur ? Quelle pression, et de quel ordre, avait exercé l'Oriental sur Ambrogio Terracota ? Nous ne le saurions que si nous avions pu surprendre leur conversation. Encore est-il douteux que cela ait suffit. Car, dans les entretiens de ce genre, ce qui compte ce sont moins les paroles que leurs sous-entendus, moins les sous-entendus que les regards... Nous avons eu encore bien peu d'occasions de rencontrer ce Pacha énigmatique, et — nous devons l'avouer en toute sincérité — nous ne tenons guère à le rencontrer souvent. Il nous inquiète, il nous fait peur. Moins nous aurons à faire à lui, mieux cela vaudra pour tout le monde. Mais, si peu que nous l'ayons vu, nous n'avons pu manquer d'observer que son regard est doué d'un pouvoir de fascination devant lequel la volonté tortueuse, mais faible, d'un homme tel que Monsieur Terracota ne pouvait que fléchir. Non, certes, ce n'est pas le souci de la vertu de Madame Olivia qui a déterminé la décision de Monsieur Terracota. Monsieur Terracota se moque pas mal du trouble que les irradiations de son Maître d'Hôtel peuvent jeter dans le cœur des belles clientes. Mais il a suffit d'un éclair dans les yeux de Nissim Pacha pour que Monsieur Terracota balance, sans hésiter, un collaborateur loyal et précieux... Ah ! il n'est pas fier, en ce moment, le Directeur du « Liguria ». Tandis qu'il redescend, à pas mesurés, son escalier, le somptueux escalier feutré de son magnifique Hôtel, il se demande s'il ne vient pas de commettre une lâcheté, et peut-être

une maladresse. Car on trouve certes beaucoup de gens qui se prétendent Maîtres d'Hôtel, qui même se croient doués pour ce métier entre tous délicat, où le génie de l'équilibriste se marie à l'intuition du grand politique ; mais il n'en existe peut-être pas un seul qui apporte à en remplir toutes les fonctions, des plus humbles à la plus séduisante, un tact, une souplesse, une autorité aussi élégante, avec un tel air de dignité. Depuis cinq ans !... Inquiet de ce qu'il a fait — et qui est irrévocable — Monsieur Ambrogio Terracota, après avoir donné l'ordre qu'on ne le dérange sous aucun prétexte, va s'enfermer à double tour dans son bureau et s'attaque à un cigare tors et noir, dont l'épaisse fumée l'enveloppe aussitôt et lui cache, avec les autres formes de l'univers, l'étendue de sa faute.

Laissons-le là, en proie à ses remords inutiles, et remontons en toute hâte l'escalier qu'il vient de descendre, afin de voir ce qui se passe dans la chambre de l'homme qu'il vient d'exécuter. Un spectacle émouvant nous y attend. Assis sur son lit, dans son uniforme de pseudo-forçat, le Maître d'Hôtel serre dans ses bras le Raton Laveur, qui le serre dans les siens. Tous deux pleurent : le premier sur son infortune, l'autre sur celle de son ami. Procyon est trop récemment sorti de sa cage, il y a trop peu de temps qu'il a pris contact avec la Civilisation pour se rendre compte de ce qui se passe. Mais il lui suffit de voir pleurer l'être auquel il doit la vie sauve, pour lui offrir la seule chose dont un Raton Laveur puisse faire cadeau à un homme : sa compassion. Je voudrais m'attarder longtemps devant cette scène déchirante, mais si belle. Y a-t-il au monde deux êtres plus différents

qu'un Raton Laveur et qu'un Maître d'Hôtel ? Leurs habitudes, leur passé, leurs goûts, leurs conceptions de l'univers, tout semble devoir les séparer à jamais, maintenir entre eux ces espaces pour ainsi dire stellaires qui s'étendent entre leurs variétés animales... Oui, mais l'amitié les a unis. Sur la couverture bleue du cahier des « Mémoires », à l'instant interrompus, sur le stylo qui les a rédigés, leurs larmes tombent, se confondant ; et, de temps à autre, Procyon les efface, d'un coup de queue, telle une ménagère bruxelloise passant le torchon du samedi sur le seuil immaculé de sa porte. Et ce geste va au cœur de Walter, à cause de sa signification profonde. Ce geste veut dire, si on l'interprète comme on le doit : « Regarde, je te connais à peine et déjà je te ressemble. Au plus fort du chagrin, je n'oublie pas qu'il faut rester attentif et méticuleux. J'essuie ce cahier, que tu seras un jour content de retrouver intact et gondolé d'une humidité dont tu ne te rappelleras plus alors la cause. Car les larmes s'oublient, mais les petits objets restent...»

Walter serre dans ses bras le Raton Laveur d'une étreinte plus forte, et lui dit :

— Ecoute, je partirai d'ici... Mais je ne veux pas te renvoyer. Consens-tu à me suivre ?

Et l'autre de répondre en tremblant d'émotion :

— Je ne te quitterai jamais.

V

CONVALESCENCE

Ange plein de bonté, connaissez-vous la haine,
Les poings crispés dans l'ombre et les larmes de fiel,
Quand la Vengeance bat son infernal rappel ?...

Charles Baudelaire
(Les Fleurs du Mal : Réversibilité)

Pour ceux qui connaissent Nervi, cette petite ville charmante endormie dans les fleurs au bord de la mer Ligure, et sa population paisible et insouciante, il leur sera facile d'imaginer le trouble produit par la fuite du Raton Laveur hors du Jardin Zoologique. Ce que l'invasion d'une armée française, le débarquement de pirates barbaresques, l'entrée sournoise de la Peste, serait pour les citoyens de villes moins préservées, la disparition de cet animal le représente pour les habitants de Nervi. Autre chose est d'aller, tous les dimanches, jeter des croûtons et des cacaouettes à des petits personnages amusants, enfermés derrière des barreaux, autre chose est de les savoir libres, déchaînés dans les rues de la ville. Et déjà Procyon n'est plus un Raton Laveur, c'est une toute autre bête, un monstre de proportions fabuleuses, capable de tout puisqu'il a d'abord

dû tordre ces fameux barreaux, que les Panthères même ne peuvent ébranler. Pourquoi se fierait-on, je vous le demande, aux affiches officielles décrivant l'évadé comme une bestiole inoffensive, que le premier venu peut ramener à la mairie, pour toucher sa prime de dix lires ? Les pouvoirs publics ont toujours eu pour objectif de rassurer les populations, de leur dire que les bombardements aériens, la grippe espagnole sont de menus accidents, dont on se préserve avec une poignée de sable, un gargarisme... Mais un Lotor, tous les Nerviens le savent, c'est un des plus redoutables animaux de la création. Rien ne lui résiste. Il unit la ruse du chacal à la force de l'hippopotame. Il fait reculer l'autobus, déracine les catalpas comme vous un brin d'herbe, et se nourrit de petits enfants après les avoir préalablement fait ramollir dans l'eau. Les mères de famille tremblent, des mitrailleuses et des troupes de renfort ont été demandées au Gouverneur de Gênes, le Zoo est fermé au public jusqu'à nouvel ordre, les clients de chez Brambilla et Picasso exigent le baisser du rideau de fer quand ils vont faire leurs achats. A partir de neuf heures du soir, plus personne ne circule dans les rues, et le jour les tramways arborent des plaques de blindage, car le Monstre a la souplesse de Tigre, et l'on parle d'un automobiliste qui a été dévoré vivant dans sa propre voiture, pourtant lancée à quatre-vingt-dix à l'heure.

Tout cela, que le garçon vient raconter au Maître d'Hôtel pour le distraire, avec d'autres potins de la ville, tout cela ne cause aucun orgueil à notre Raton Laveur. D'autres que lui, le Tapir, la Loutre, la Pintade d'Egypte, ah ! comme ils se fussent réjouis

d'inspirer cette crainte à tout un peuple ! Mais que lui importe d'être redouté ? puisque ce qu'il eût désiré, au contraire, c'est d'être compris, c'est d'être aimé ! Impossible, maintenant. Si, par un miracle inconcevable, il se trouvait soudain, dans la Grande Rue, en face d'un de ces passants terrifiés, comment lui ferait-il comprendre la pureté de ses intentions, l'innocuité de sa présence ? Avant qu'il ait pu s'expliquer, il serait écharpé, piétiné, anéanti... Ah ! quel bonheur d'avoir, au lieu de tels énergumènes, rencontré cet homme pacifique et bon, auprès de qui l'on goûte la sensation édénienne de la sécurité ! Car toutes les caves, et les souterrains, et la fosse des garages, et la grotte immense où les pêcheurs du rivage mettent à l'abri leurs filets et leurs barques, ont été fouillés comme des poches que l'on retourne; mais on n'a pas encore eu l'idée de perquisitionner dans les mansardes des domestiques d'hôtel.

Pourtant, gardons-nous de croire, nous qui connaissons la nature humaine, et ses contrastes passionnants et terribles, gardons-nous de croire à la bonté absolue, sans nuances, de notre héros. Il n'y a que les Saints (et encore nous ne savons pas tout) pour être bons, ainsi, tout d'une pièce ; Walter Brenner n'est pas un saint. Si une longue expérience du monde lui a donné quelque indulgence, elle ne lui a pas enlevé tout égoïsme. Et d'ailleurs que penseriez-vous d'un homme assez inerte pour ne plus même avoir l'idée de réagir, devant l'injustice criante dont il vient d'être victime ? Vous ne le trouveriez, j'en ai bien peur, pas digne, de jouer le plus beau rôle dans un récit où il doit s'affronter à des personnages de second plan aussi redoutables que ceux que nous sentons déjà s'agiter dans l'ombre

et, vous retournant contre l'auteur avec juste raison, vous lui reprocheriez d'avoir (pour le douer de la plus suspecte des perfections) enlevé au dit personnage tous les moyens de se défendre.

Pour tout dire en un mot, depuis la visite hypocrite du Directeur, Walter ne songe plus qu'à se venger.

Non pas, comme font les faibles, du monde entier. Qu'un Marat, qu'un Danton, qu'un Robespierre veuillent détruire de fond en comble une société dont les membres n'auraient peut-être pas applaudi leurs élucubrations littéraires, rien de plus naturel, de plus normal. Ce sont de petites âmes, des cœurs de fiel, et en même temps des esprits faux, dépourvus de bon sens et de logique. Walter Brenner ne leur ressemble en rien. Ni l'Europe, ni l'Italie, ni même la province de Gênes ne souffriront de ses revendications. Non. Il se bornera à se venger de l'Hôtel qui le chasse, de l'Egyptien qui l'en a fait chasser, — et qui de plus, est son rival.

Et il faut que cette vengeance soit exemplaire.

Etendu dans son lit, faisant artificiellement durer une convalescence que l'on tolère, qui fait partie de ses derniers privilèges, pendant des jours et tout au long des nuits d'insomnie, il médite.

Intensément.

Il rejette les solutions brutales ou spectaculaires : le poignard, le poison, le croc-en-jambe, la dénonciation anonyme, le procès à grand orchestre. Ce qu'il faut, c'est quelque chose de subtil, de sournois, mais d'irrésistible, comme une voie d'eau qui, au flanc des paquebots, n'envoie d'abord dans les entrailles du colosse qu'un dérisoire jet de seringue et, peu à peu, mais infailliblement, le fait couler.

Vous coulerez, ennemis orgueilleux, malgré vos belles relations, votre puissance, vos bijoux d'or et de platine, vos comptes en banque, vos palmeraies dans le désert. Vous coulerez. Vous saurez ce qu'il en coûte de s'attaquer à un homme qui ne demandait qu'à vivre en paix avec tout le monde, qui ne vous avait jamais offensé, jamais fait attendre une minute le parmesan de votre potage, les gelati de votre dessert...

Les jours passent. Un jour, trois jours, six jours. Mais le huitième jour, au matin, tel Archimède dans sa baignoire, Walter Brenner bondit dans son lit. Il appelle le Raton Laveur, qui saute sur ses genoux, heureux de voir cesser enfin un silence si lourd d'angoisse. Ses yeux rayonnent. Il serre dans ses bras, avec une énergie et une tendresse nouvelles, le sobre animal. Et il lui parle à l'oreille. Tout bas ! car il faut être prudent, car Denys d'Halicarnasse est mort, et depuis longtemps, mais aucun historien ne peut garantir que sa sinistre tradition n'ait pas été transmise, au cours des siècles... Si quelque système d'acoustique d'une ingéniosité infernale permettait à quelque espion, tapi dans la loge du concierge ou dans la cabine téléphonique, d'entendre ce qui se dit dans la chambre du Maître d'Hôtel, tout serait perdu. Walter parle tellement bas que si Procyon n'avait pas une oreille aussi sensible qu'un pétale de rose (et d'ailleurs, dans un genre un peu différent, aussi belle) il n'entendrait rien. Mais il entend, oh ! sans en perdre un mot. Même il rit.

Or, le Raton Laveur est un animal des plus sérieux, en dépit de son agitation apparente, et si son visage charmant est revêtu par la Nature elle-même

d'une expression qui ressemble en effet étonnemment à un sourire, et qui n'est peut-être que le signe de la bienveillance foncière de son caractère, il ne rit pour ainsi dire jamais. Certains naturalistes, qui ont passé des années à l'observer sont morts sans l'avoir vu rire.

— Qu'est-ce que tu en penses ?

— Je pense que c'est magnifique.

— Et sûr, n'est-ce pas ? tout à fait sûr ?

— Infaillible !

— Et tu es prêt à m'aider ?

— Sans délai. Ce soir même si tu veux.

— Eh bien ! ce sera ce soir même... je te remercie.

Le soir même en effet, après avoir fait ses adieux au personnel, Walter Brenner prenait congé du Directeur. Il tenait à la main sa valise.

— Vous m'excuserez, dit-il, si je vous demande de me garder quelques jours encore les vêtements et les divers bibelots qui sont restés dans ma chambre. Je viendrai les rechercher incessamment, dès que j'aurai trouvé une place... Vous n'y voyez point d'inconvénient, n'est-ce pas ?

— Trop heureux si cela peut vous rendre service ! répondit Monsieur Terracota, ravi de s'en tirer à si bon compte. Adieu, mon ami.

— Au revoir, Monsieur le Directeur...

Et le Maître d'Hôtel de s'éloigner dans le crépuscule, avec sa valise.

VI

SOLITUDE DE FEMME

Quels fruits recevront-ils de leurs vaines amours ?
Ils ne se verront plus.

Racine. *(Phèdre, acte IV. Scène 6).*

Malgré l'opinion la plus courante en ces matières, la plus belle conquête de l'homme n'est pas le cheval, c'est l'éducation. Quel avantage elle procure à ceux qui ont la chance de la recevoir, le bon esprit de s'y conformer ! Elle permet de tout dire et de tout faire. Avec de l'éducation, vous pouvez couvrir d'injures un homme naïf et mal embouché, l'abreuver d'humiliations, même le dépouiller jusqu'à la chemise. L'autre ne peut rien répliquer. Il n'a pas la manière, il ne connaît pas les règles du jeu. S'il se débat, c'est d'une façon incohérente et grossière, et la galerie lui donne tort.

Nissim Pacha est, de beaucoup, l'homme le mieux élevé du « Liguria ». Jamais il n'élève le ton, — en quoi il fait bien d'ailleurs, — car il a naturellement la voix aigre et glapissante. Mais il sait depuis si longtemps le feutrer, l'étouffer, l'amortir !... Grâce à cette voix, que personne autour de lui n'entend

que comme un murmure, il n'a pas besoin d'attendre d'être rentré dans sa chambre pour torturer Olivia. Il peut le faire à table, devant tous les clients. La jeune femme est même obligée de tendre l'oreille, oui ; de faire effort pour recueillir ces paroles corrosives, tout en arborant sur ses lèvres peintes le sourire de la bonne compagnie. Il se penche à peine par dessus la nappe, il fait glisser sur le bouquetier plein de roses, sur les verreries étincelantes, — telle une brise effleurant la cîme d'une forêt — ces remarques perfides, ces confidences effroyables. Et la dame allemande qui dîne à côté d'eux, parlant à son fils frais émoulu du Gymnase, lui désigne du menton ce Monsieur si distingué et, dans sa langue natale, elle explique :

— Vois ce grand seigneur étranger, ô mon Fritz, et prends exemple. C'est, en une seule personne, le modèle accompli des deux types humains les plus parfaits : l'homme du monde et le mari idéal. Si jamais un jour tu me quittes pour fonder une famille, c'est ainsi que je veux que tu parles à ton épouse. De la sorte, même quand la passion érotique aura déserté ton cœur, il lui restera pour toi l'estime et l'admiration, gage d'une précieuse fidélité. Bénis ta mère de t'avoir, en t'offrant ce voyage dans le plus beau pays de la terre, permis en même temps de prendre cette leçon d'un art que tes maîtres, si éminents qu'ils soient dans leurs diverses spécialités, n'auraient su t'enseigner.

Ah ! que dirait la pauvre Madame Gerda Braselmann, veuve du grand Braselmann de Dresde, (antiquités et dentelles), si elle savait la vérité, si elle entendait distinctement les paroles dont elle ne perçoit que le murmure flatteur ! Quelles ne

seraient pas son épouvante, sa stupeur, si elle connaissait les véritables sentiments qu'éprouve cette femme élégante et couverte de bijoux, cette femme ondulée comme par la Reine des Vagues, maquillée comme par le coiffeur d'Hollywood, cette femme heureuse ! Rassurons-nous, elle ne le saura jamais. Et Nissim Pacha peut opérer à son aise. Il ne s'en fait pas faute.

— Vous êtes une gourgandine ! dit-il, avec un sourire exquis et un regard tendre dont, par un raffinement suprême, après en avoir comblé sa compagne, il disperse le reliquat à la cantonade. Je vous ai ramassé dans la boue.

Sur son masque figé, elle aussi, d'un sourire, Olivia se contracte. Tout son corps n'est qu'un arc tendu, qui voudrait lancer la flèche de la riposte. Ah ! comme il serait bon de dire :

— La boue ! Mais de quoi d'autre sortez-vous ? La boue, oui, bien sûr. Mais la mienne n'est pas pétrie de sang. Et puis... et puis... moi, du moins j'en suis sortie.

Car personne au monde n'a plus désiré qu'elle d'en sortir, en effet, de cette boue originelle. Depuis qu'il l'a enlevée, ne s'est-elle pas tenue de la façon la plus irréprochable ? Quelle est la femme mariée, authentiquement, légitimement mariée, qui se serait conduite avec cette réserve, ne flirtant pas, ne dansant pas, ne parlant pour ainsi dire à personne ? Aucune. Et pourtant, cela ne sert à rien. Car il est de ceux pour qui une telle soumission ne représente qu'une attitude d'esclave : ainsi que cela se passe dans les harems. Jamais il ne voudra, il ne pourra comprendre avec quelle ardeur, avec quelle sincérité Olivia désire rentrer dans le rang des

honnêtes femmes. La vertu est pour elle comme une île en la mer, une île de Paradis. Son rêve est d'y aborder un jour, malgré l'obstacle décourageant de ses escarpements, et puis de s'y installer, d'y vivre enfin, fût-ce dans une hutte, au plus isolé du rivage, mais à l'abri pour jamais des tempêtes.

Mais Olivia ne peut rien dire. Si elle expliquait ce rêve, l'autre rirait. Si elle lui répondait, se révoltant, quel scandale ! Tout le monde se retournerait contre elle, tout le monde se rangerait du côté de cet homme exquis, courtois, généreux, qui ne lui parle que doucement, qui la couvre de parures... et qui lui a sauvé la vie... Une ingrate, voilà ce qu'elle serait aux yeux de tous, et indigne de la protection de ce gentilhomme, qui a bien le droit, que diable ! d'être triste parfois, d'être irrité, en songeant à ce passé ténébreux.

— Votre galant est parti, jolie conquête, ma foi ! Il est parti tout à l'heure. Mis à la porte, comme un valet ! Ce qu'il était d'ailleurs, rendons-lui cette justice. Le pauvre garçon qui, par intérim, le remplace, lui aussi renverse les sauces, mais ce n'est point par trouble amoureux...

— .....

— Un Maître d'Hôtel ! Evidemment, cela doit vous paraître quelque chose de considérable. Seulement, il faut savoir que ce genre de dignitaires passent de longues années auparavant dans les cuisines, sous le nom flatteur d'officiers... Cela veut simplement dire, vous savez, ma chère, qu'ils lavent la vaisselle !...

Mais, cette fois, Nissim en est pour ses insinuations. Olivia n'écoute plus. Elle n'a entendu que les premiers mots... Le Maître d'Hôtel est parti. Chassé.

A cause d'elle, évidemment. Et à la suite de quelle intervention ?... Elle ne sait pourquoi, cette nouvelle l'accable. Il lui semble qu'elle n'a plus ici aucun ami. Dans ce grand palace rempli de gens magnifiques, mais indifférents, mais murés dans leur égoïsme renforcé de villégiateurs, personne ne s'intéressait à elle en dehors de ce pauvre homme. Un larbin, oui, un ancien plongeur. Mais il l'aimait, c'était visible, il tremblait en l'apercevant, il la servait avec une ferveur que l'on sentait le brûler sous le masque glacial de la correction professionnelle. Lui seul avait envie de la défendre... La défendre !... Et pourquoi pas ? A chacun ses rêves : les plus beaux aux plus démunis. Elle a bien fait le rêve d'être vertueuse. Il peut bien faire celui de la protéger. Ces deux folies se valent, ces deux absurdités se rencontrent, et voici que leur rencontre aboutit à une sorte de déflagration de vérité éblouissante. Il la croyait une reine. Mais elle, Olivia, elle sait bien qu'elle sort de rien, comme lui sans doute. Elle était, en réalité, son égale. Mais elle ne pouvait pas le lui avouer... Ah ! toujours ce silence ! toujours cette dissimulation ! Elle n'est pas Lallah Nissim, voyons ! Elle n'est rien. Exactement rien. Et elle n'a plus rien.

Il ne lui reste que l'amitié des Bêtes. Quand son maître et seigneur (ah ! quel mot !) est parti, quand il la quitte pour aller à Gênes ou à Turin, faire Dieu sait quoi, — et la tromper n'est peut-être pas le pire, — elle va passer quelques heures l'après-midi auprès des pensionnaires du Zoologique. Il en faut si peu pour se gagner le cœur de ces innocentes créatures ! Un croûton de pain, une poignée d'amandes grillées, de bonnes paroles. Et les voilà

qui s'épanouissent, qui tendent la patte. L'ours danse, le paon fait la roue et sa queue ocellée vibre comme une lyre, le marabout introduit dans sa méditation de vieux philosophe juif je ne sais quelle rêverie plus douce, la lionne montre avec fierté ses enfants, nés le mois dernier, la loutre joue au sous-marin... Quelle ingénuité ! quelle cordialité !

Mais cela aussi est impossible, cette humble consolation lui manque. Le zoo est fermé, parce que Procyon Lotor s'est enfui. Quel dommage ! Il était si gentil, celui-là ! toujours occupé, et vif comme l'écurueil, et n'offrant jamais la main qu'après l'avoir avec soin lavée... Et son tendre regard !

Voilà ! Elle n'avait que deux amis : un Maître d'Hôtel et un Raton Laveur. Elle les avait pourtant choisis les plus modestes, les plus inoffensifs possible. Et on les lui avait enlevés !...

Cependant, Nissim s'est levé. Oh ! pas le premier, il sait vivre. Il lui a d'abord fait signe de se lever, elle : ce qu'elle a fait. Alors il l'a imitée. Puis, empressé, galant, suave, il s'est précipité sur la troisième chaise pour prendre la cape de satin (grands dieux ! quel drame si l'on avait oublié ce rite de la courtoisie !) et la déposer sur les épaules de sa compagne, si délicatement !... Car, certes, les soirées sont chaudes, mais on ne sait jamais... Les courants d'air sont tellement perfides sur la Riviera italienne !

— Regarde ! dit la dame allemande à son rejeton. As-tu bien regardé ? C'est ainsi qu'un parfait homme du monde doit veiller sur la femme que Dieu lui a donnée pour épouse.

VII

OU L'ON VOIT ENTRER AU «LIGURIA» DES CLIENTS QU'ON N'ATTENDAIT GUÈRE

Deus nobis haec otia fecit
Virgile. *(Enéide VI 46).*

Pour la première fois depuis cinq ans qu'il appartenait au « Liguria », Walter, au lieu d'emprunter la modeste porte de service à laquelle ses fonctions lui donnaient droit, descendait, pour sortir, les allées du jardin et franchit la grille d'honneur. Ce qui ne surprit personne puisque, après tout, n'étant plus employé à l'Hôtel, il redevenait un simple particulier, avec toutes les prérogatives attachées à cette condition oisive. Puis il se rendit sur la corniche qui dominait la mer. Là, il s'assit sur un banc et attendit.

Il attendit longtemps, car le crépuscule s'attarde beaucoup, en ce moment de l'année ; et il lui fallait assez de clarté pour les opérations délicates du plan qu'il méditait, tout en ayant besoin d'assez d'obscurité pour n'être aperçu que d'une façon confuse par quelque témoin toujours possible. Mais c'était là une précaution superflue car à cette heure, tous les citoyens de Nervi, calfeutrés dans leurs maisons,

dormaient, non sans se relever de temps à autre pour aller vérifier si par hasard ils n'avaient point oublié les serrures de sûreté et les barres de fer de renfort qui les garantissaient contre une attaque du mastondonte échappé du Parc Serra.

Lorsqu'il jugea le moment propice, Walter, empoignant de nouveau sa valise, s'engagea dans l'espèce de chemin creux qui ramenait en ville, et qui séparait le domaine du « Liguria » du grand jardin. Mais il n'alla point jusqu'au bout. S'assurant que personne ne l'avait vu, il entreprit l'ascension du mur, et l'accomplit avec une agileté de gamin, et cela sans se dessaisir de sa valise...

Quelques instants après, il était dans le Parc. Derrière lui s'alignait les cages des ours ; devant lui s'étendait le lac où les oiseaux aquatiques ont coutume de prendre leurs ébats. Il déposa sa valise sur le sol, l'ouvrit...

...et le Raton Laveur en sortit, s'ébrouant.

— Repose-toi un peu, dit Walter. Tu dois être tout ankylosé.

— Ce sera pour plus tard répondit Procyon. Le temps presse. *Ils* sont tous très subtils, et *Ils* ont le sommeil léger. *Ils* auront tôt fait de savoir que je suis ici, de le sentir. Et alors, Dieu sait ce qu'ils feront, surtout ceux que nous ne pouvons emmener.

— Je voudrais tous les emmener ! soupira le Maître d'Hôtel.

— Ce serait une faute. Il y en a d'impossibles. Il faut choisir. Hâtons-nous.

L'opération fut rapide. A pas de loup, l'un sur ses pattes fourrées, l'autre sur les semelles de caoutchouc de ses chaussures de travail, les deux compères firent leur tournée. Armé du trousseau de serrurier

dérobé au magasinier de l'Hôtel, ce fut un jeu pour eux de forcer les portes des cages de ceux qu'ils avaient décidé de délivrer : le Perroquet, le Singe, le Kanguroo et le Condor des Andes. A chaque fois se répétait le même cérémonial. Le Raton Laveur entrait dans la cage, réveillait l'hôte, lui faisait signe de se taire et lui parlant à l'oreille, en quelques mots très brefs lui expliquait ce qu'on attendait de lui... Et l'animal promettait, d'un simple hochement de tête pour ne pas faire de bruit... Il aurait promis n'importe quoi : de grimper au Capitole, de mettre le feu aux paquebots du port de Gênes, de scier les moustaches de bronze du «Galantuomo» debout dans le square de Santa-Margharita. Il ne voyait qu'une chose : la joie, la joie immense, délirante, inouïe, d'être délivré, de sortir enfin de ces cellules de fer où il menait depuis tant de mois une vie absurde, diminuée, rognée comme une aile, une vie de castration et de désespoir.

Tout marcha à merveille, sauf un incident qui faillit, à la dernière minute, compromettre le succès de l'entreprise. Le Condor était marié. Son épouse, blottie contre lui sur son barreau, sentit qu'il s'éloignait. Dans son demi-sommeil, elle gémit :

— Tu me quittes !

— Il le faut... mais ce n'est que pour très peu de temps, répondit-il avec ambiguïté.

Elle ne comprit pas de quoi il s'agissait, et, réenfouissant sa tête dans sa blanche collerette de grèbe, elle se rendormit.

L'hypocrite s'éloigna, non sans un certain remords, qui déjà lui gâtait son plaisir. Mais Procyon de se féliciter. Un instant il avait tremblé. Si madame Condor s'était tout à fait réveillée, elle

aurait compris ; si elle avait compris, elle aurait crié ; si elle avait crié, de sa douce voix qui portait à cinquante kilomètres, toutes les Bêtes du jardin se seraient ameutées, et on ne devine que trop la suite.

Quelques instants après, à l'exception du Raton Laveur qui s'était prudemment éclipsé, la petite troupe faisait son entrée dans l'Hôtel...

Je voudrais n'avoir pas à décrire comment elle y fut accueillie. Par une anomalie, malheureusement très fréquente, dans le fonctionnement de sa logique, l'Homme qui admet volontiers l'existence des Animaux, soit en liberté dans la Nature, soit en cage dans les foires et les jardins d'acclimatation, ne les accepte dans ses propres demeures que sous bénéfice de toutes sortes d'inventaires. Lorsque les clients du « Liguria », qui achevaient paisiblement leur cigare, leur partie de bridge ou leur tricot dans le grand salon, y virent pénétrer nos cinq amis, ils se levèrent, avec une surprise indignée. Les femmes surtout témoignaient d'une agitation d'autant plus absurde qu'elles devaient avoir parfaitement reconnu, dans ces hôtes inattendus, quelques-uns de ces pensionnaires du Parc Serra qu'elles avaient si souvent gavés de friandises et sur la gentillesse desquels elles s'étaient extasiées. Maintenant, épouvantées, et grimpées sur des chaises et des tables comme s'il s'était agi d'une inondation, elles glapissaient de la manière la plus désagréable. Ai-je besoin de souligner le contraste qu'il y avait entre cette attitude vulgaire et celle des nouveaux venus ? Mais ce n'est pas la première fois que nous avons fait cette remarque. Il est très rare en effet que l'Animal perde la simplicité, le calme, la dignité

qui forment le fond de son caractère, alors que chez l'Homme ces trois qualités, obtenues à grand peine par l'éducation, sont à la merci du moindre changement imposé par les circonstances à ses habitudes. A vrai dire, les clients du « Liguria » étaient surtout choqués dans leur amour-propre. Ils ne pouvaient tolérer que cet établissement chic — et qui l'était surtout du fait de leur présence — perdît sa « catégorie » parce que des êtres, réputés inférieurs, faisaient mine de les y coudoyer. Sitôt que, le premier saisissement passé, ils purent retrouver de la voix, à grands cris, ils appelèrent le Directeur « pour faire cesser ce scandale ».

S'arrachant à son troisième cigare, Monsieur Terracota accourut.

Quoique légèrement stupéfait, il ne perdit pas son sang-froid.

— Que désirez-vous mon ami ? demanda-t-il à Walter, qui semblait le chef de la troupe. Et que signifie cette plaisanterie ?

— Ce que je désire ? répondit le Maître d'Hôtel, de l'air le plus naturel du monde, c'est tout d'abord que vous m'appeliez Monsieur Brenner. Ensuite, il ne s'agit pas d'une plaisanterie. Je viens ici en client.

— Ah ! s'écria l'autre, un peu interloqué.

— En ai-je, oui ou non, le droit ? insista Walter.

— Certes ! Bien entendu !... Un client est un client... Je n'en disconviens pas... Mais ces... ces ?...

— Ces Messieurs !

— Ces... messieurs, qui sont-ils ?

— Des amis, mon cher Directeur... Oui, des amis, à qui j'ai recommandé votre hôtel... et qui voudraient y passer la saison.

— Et qui voudraient y passer la saison ! confirma le Perroquet, avec énergie.

Le Kanguroo, le Chimpanzé et le Condor approuvèrent d'un signe de tête.

— Mais, est-ce que ?... est-ce que... ils paieront ? interrogea le Directeur, plein d'anxiété.

— Pour qui les prenez-vous ? riposta Walter. Et d'ailleurs (il mit la main à sa poche d'un geste expressif), je m'en porte garant.

Jamais Monsieur Terracota n'avait été si embarrassé. D'un côté, il lui déplaisait fort de voir son établissement fréquenté par un genre de clientèle aussi spécial, quelque chose comme des étrangers « à bons d'hôtel » ou des congés payés. Et de l'autre il ne se sentait pas le droit de refuser l'appoint que cela représentait. Le courrier du matin ne lui avait-il pas apporté une lettre du Conseil d'Administration s'étonnant avec aigreur du marasme relatif des affaires à un moment de l'année où les touristes affluent de partout vers les rivages italiens, on devait s'attendre à de tout autres bilans? Des gouttes de sueur perlaient à son front, déjà barré par le pli *sui generis* de la perplexité. Mais cette perplexité ne dura qu'un instant. Prenant une décision immédiate, inspirée d'ailleurs par la crainte de voir les intrus, — qui semblaient s'impatienter — se porter à quelque excès préjudiciable pour le mobilier, il s'avança vers Walter et, lui serrant la main avec effusion :

— Mon cher Monsieur Brenner, dit-il, en arborant le plus amène de ses sourires, laissez-moi vous remercier de vos bons procédés. Ils me font mesurer la qualité du souvenir que vous avez gardé de votre séjour parmi nous. Quant à vos amis, cela ne fait

pas question, ils sont les bienvenus au « Liguria » et, si vous me le permettez, je vous demanderai de vous occuper vous-même de leur installation. Vous devez savoir mieux que moi les appartements susceptibles de leur offrir toutes les aises désirables.

Puis, se tournant, avec un air onctueux et rassurant, vers les autres, de plus en plus stupéfaits :

— Mesdames et Messieurs, expliqua-t-il, je vous supplie de comprendre la situation. Elle est infiniment simple. Ces personnes qui viennent d'entrer, et dont la présence semble vous étonner, ont évidemment quelque chose d'insolite dans l'allure, mais, — si vous voulez bien y réfléchir en toute objectivité, — pas sensiblement davantage que bien d'autres, qui nous viennent de pays exotiques. Et, enfin, elles nous sont recommandées par l'illustrissime Commandatore Brenner, ici présent. Il y a donc tout lieu de croire que vous vous entendrez admirablement avec elles... D'ailleurs, ce sont, elles aussi, des Clients, Et, vous le savez, Mesdames et Messieurs, *les clients, c'est sacré !...*

— Mais d'où viennent-ils ? demanda la dame allemande, éberluée.

— Madame, c'est une question que nous ne posons jamais dans les hôtels, du moins en public. Vous le savez par expérience.

Enfin, s'adressant aux Animaux, et sans cesser de sourire, il leur fit signe de le suivre dans son bureau, où il les pria, « pour la bonne règle » de rédiger chacun sa fiche individuelle. Walter qui les accompagnait, les aida dans ce travail, nouveau pour eux, mais dont ils se tirèrent de leur mieux, comme on peut le voir d'après le tableau suivant :

	Condor	Kanguroo	Perroquet	Singe	Walter
Noms et Prénoms	Sarcoramphus Gryphus	Kanguroo Macropus	Cacatua Plyctolophus	Anthropopithecus Niger (dit Chimpanzé) dit Jicky	BRENNER Walter
Date et lieu de naissance	1920 Flancs du Corcovado	1932 Torrowangee	1745 Ouakara	1933 Timbi	1920 Winterthur (Zurich)
Nationalité	Chili	Nouvelle-Galles du Sud (Australie)	Papouasie	Poula-Djallon	Suisse
Qualité ou Profession	Roi des airs	(Boxeur amateur)	Orateur	Acrobate	Maître d'Hôtel
Domicile habituel					Nervi
Pièces d'identité					
Numéro d'auto					

Il ne faut pas s'étonner si, des cinq personnes invitées à décliner ainsi leur état-civil, une seule ait cru bon de mentionner son domicile habituel... Celle qui justement, intervenant à temps d'un geste péremptoire, empêcha les autres de déclarer le leur. Car, quels que fussent les soupçons de Monsieur Terracota sur la provenance de ses nouveaux Clients (et sans doute ils ne devaient pas être loin de correspondre à la réalité), l'essentiel était qu'il ne restât aucune trace officielle de leur confirmation. On sait que les grands voyageurs viennent de loin, et qu'ils n'ont pas de domicile fixe. S'ils en avaient, ce ne seraient pas de grands voyageurs.

Ces formalités une fois remplies, Walter s'empressa de montrer à ses nouveaux amis les appartements qui restaient libres, et il les installa dans les plus

beaux, non sans recommander au personnel d'avoir les plus grands égards pour « ces messieurs ».

— Vous comprenez ? expliqua-t-il. Dans leur pays, ce sont de grands personnages. Si jamais vous y prenez du service, ils peuvent vous être fort utiles.

Puis, se récusant auprès du Directeur, qui insistait pour lui donner, à lui aussi, une des plus confortables « suites » sur la mer, et prétendant qu'il aimait mieux son ancienne chambre, parce qu'il y avait ses habitudes, il y grimpa en toute hâte...

...pour y retrouver le Raton Laveur, qui l'attendait, non sans une bien explicable impatience.

— Tu as bien fait de te cacher, dit-il, en le serrant sur son cœur. Il ne faut pas qu'on te voie ; il ne faut pas qu'on sache que tu as quelque chose de commun avec ceux que nous avons introduits ce soir au « Liguria ». Car, comme tu es signalé à la police, ils le deviendraient aussi, et tout notre plan serait par terre. Personne n'osera suspecter des voyageurs venant d'Amérique du Sud, d'Afrique et d'Océanie, tandis que des échappés des cages du Zoo seraient arrêtés comme de simples malfaiteurs.

— Des malfaiteurs ! s'écria Procyon Lotor, avec indignation. Est-ce possible ?

— On se gênerait !... grommela Walter. Ah ! mon pauvre vieux, tu ne sais pas encore ce que c'est que la Société.

Mais nous, nous pouvons en avoir une idée si nous revenons jeter un coup d'œil sur le salon de l'Hôtel. Quelle agitation ! quel trouble ! Ce qui vient de se passer est tellement insolite que les plus somnolents en ont perdu toute envie de dormir. Je dois reconnaître, pour être juste, si l'indignation reste le sentiment dominant, la peur a beaucoup

perdu de sa force, et a été remplacée, surtout du côté féminin, par la curiosité. On commence à regretter la si brusque disparition des nouveaux venus. Pourquoi se sont-ils éclipsés si vite ? Peut-être leur présence aurait-elle mis un peu d'animation, et au besoin, que diable ! un peu de burlesque, dans les soirées qui demeuraient malgré leur indéniable distinction, un peu mornes. Est-ce qu'ils n'avaient point des souvenirs de voyages extraordinaires ?... Oh ! mais cela pouvait devenir intéressant ! Enfin, on verrait demain. Une fois reposés, ils seraient peut-être moins farouches.

Néanmoins, quelqu'un demeurait obstinément à l'écart de ce remue-ménage. C'était Nissim. Nissim trop imbu de ses préjugés de caste pour considérer des Condors et des Chimpanzés, à plus forte raison des Cacatuas et des Kanguroos, comme de véritables gens du monde. Et pourtant, il avait fréquenté bien des banquiers qui n'avaient pas la prestance de Sarcoramphe, bien des orateurs dont le verbe était autrement moins expressif que celui de Plyctolophus... Mais telle est la vanité humaine. Et, du reste, la véritable raison de la colère du diplomate n'était pas précisément l'orgueil froissé. C'était la jalousie... l'inquiétude de la jalousie. Il n'avait pas été sans surprendre, sur le visage d'Olivia, je ne sais quel sourire, vite réprimé d'ailleurs. Que signifiait ce sourire ? Etait-ce simplement le signe de la curiosité amusée ? Non, certes, il y avait autre chose, un espoir peut-être... Cette sotte irait-elle, par hasard, s'imaginer ?... Les femmes sont si étranges ! elles s'accrochent aux plus faibles roseaux dans la dérive de leur découragement. Qui sait si celle-là, en apercevant ces bizarres étrangers, n'avait pas associé leur

présence à quelque scénario confus, où lui, Nissim, jouerait à son insu un rôle de dupe ? Et d'ailleurs pourquoi ces Animaux étaient-ils venus, pourquoi, de tous les hôtels de Nervi, avaient-ils justement choisi le *Liguria ?* que dis-je ? Pourquoi Walter l'avait-il choisi pour eux ? Car c'est Walter qui avait tout fait, Walter qu'il avait réussi à faire chasser l'après-midi, et qui, le soir même, reparaissait.

Ne pouvant plus se contenir, il s'approcha d'Olivia, toujours avec ce sourire qui la terrifiait plus que la colère, et, à l'oreille :

— Montez dans votre chambre ! ordonna-t-il. Je vous rejoins dans cinq minutes.

Et, quand elle fut sortie, il se précipita dans le bureau d'Ambrogio Terracota, dont il referma la porte avec soin.

— Vous allez maintenant m'expliquer ce que signifie cette scène ridicule !...

Mais le Directeur — oh ! comme il avait changé ! c'était un autre homme, — le Directeur pour toute réponse, leva les bras au ciel, comme pour rejeter sur une fatalité supérieure des événements qui, de toute évidence, dépassaient non seulement sa propre intelligence mais celle de son illustre interlocuteur et, afin de ne prolonger un entretien selon lui sans issue, sourit d'un air abrupt, compact, inattaquable, et s'éclipsa par la porte du fond.

VIII

COMMENT L'ATMOSPHÈRE D'ABORD CONFUSE S'ÉCLAIRCIT PEU A PEU

Hospes - hostis.
(Locution latine).

Manchots et tortues sont en excellents termes. Je ne veux pas dire par là qu'ils jouent ensemble, mais du moins ils n'ont pas peur les uns des autres...

Cherry Kearton
(L'Ile des Manchots ;
De quelques amis).

J'ai toujours pensé que le métier de romancier était très difficile, autrement difficile par exemple que celui de conducteur de peuples. Car, si vous vous mettez dans la tête de conduire un peuple, pour peu que vous arriviez à vous faire nommer ministre, ou quelque chose d'approchant, ensuite tout devient aisé. Vous faites exactement ce que vous voulez, vous « jouez sur le velours ». Les gens sont obligés d'obéir à vos caprices les plus saugrenus, vous n'avez aucun compte à leur rendre. S'ils renâclent, vous les faites mettre en prison pour leur apprendre les dangers du non-conformisme. Et tout

est dit. Vous ne distinguez, dans cette masse amorphe, aucun visage particulier, vous êtes dispensé d'avoir le moindre égard au caractère, au tempérament, aux idées, aux rêves de ces milliers, de ces millions d'individus.

Il n'en va pas de même pour le romancier. Théoriquement, il fait ce qu'il veut de ses bonshommes. Du moins, c'est ce que s'imagine le public. [1]) Mais, dans la réalité, c'est autre chose. Sitôt qu'il a eu l'imprudence d'introduire dans son récit un personnage, le voilà obligé (non seulement moralement, mais physiquement) de s'en occuper, d'en prendre soin, de ne plus le perdre de vue. C'est pour cela que tant d'écrivains se contentent de raconter leur propre histoire, sans accorder la moindre importance à celle des autres. Ainsi ne risquent-ils pas de se tromper, mais simplement d'ennuyer le lecteur, ce qui ne comporte, vous le savez, aucune sanction.

Malheureusement, le romancier a toutes les peines du monde à rester seul avec soi-même. Apostés à toutes les issues, les Personnages sont là, guettant la moindre occasion de s'introduire dans une action où ils n'ont souvent que faire. Ils font toutes sortes de signes aguicheurs au pauvre écrivain, dont la volonté est toujours si faible. « Vois comme nous

---

([1]) — Alors, comme ça, vous vous asseyez devant votre table, vous prenez votre plume, et vous écrivez ce qui vous vient ?...

— Mais, bien sûr ! madame.

— C'est ce qu'on appelle *l'inspiration ?*

— Voui ! madame.

(Dialogue des auteurs et des dames).
Passim.

sommes gentils, implorent-ils, ou curieux, ou drôles ! » Et si c'est des femmes, alors, vous pouvez imaginer avec quelle impudence elles jouent du sex-appeal. On sait combien il est difficile de résister à une jolie femme. C'est pourquoi les romans en sont encombrés, au grand préjudice de la vraisemblance d'ailleurs.

Et, une fois qu'ils sont dans la place, les Personnages, ah ! ne croyez point que ce soit commode de vous en débarrasser. Essayez, et vous m'en direz des nouvelles. *Ils ne veulent pas.* Ils s'acharnent, ils s'incrustent. « Laissez-moi mon bout de réplique !... Je fais là aussi bien qu'un autre... Au fait, pourquoi n'aurais-je pas le grand rôle ? Celui qui le garde n'est pas tellement fameux ! » (Hélas ! c'est quelquefois vrai).

Donc, ces Episodiques, entrés là par effraction, se démènent avec un tel cynisme, sont tellement intrigants, qu'on ne peut pas les maintenir au second plan. Ils s'installent à l'avant-scène, et souvent pour débiter des niaiseries, dont on a honte pour eux. Mais ils les débitent tout de même.

Bien sûr que, si l'on était malhonnête, on les laisserait presque tous tomber. Mais ils tablent justement sur cette probité, sur ce scrupule qu'on garde vis-à-vis d'eux et qu'ils savent si habilement entretenir. De deux choses l'une, en effet : ou on les maintient avec énergie au fond de la scène comme des figurants, ou bien, par bonté d'âme, on les laisse prendre part au dialogue, et alors il faut constamment veiller à ce qu'ils n'empiètent pas sur le rôle des autres, bref les mater, en douce, comme un père énergique une marmaille indisciplinée. Quand on ne le fait pas, on a des remords. On se

réveille la nuit, on se dit : « N'ai-je pas été un peu dur pour ce pauvre type ? Cette femme méritait-elle de tomber si bas ? » On envie les feuilletonnistes de la vieille école, qui, quand ils avaient trop de personnages sur le dos, les tuaient un à un, joyeusement, comme on abat à la foire les têtes d'un jeu de massacre.

Mais il n'y a plus de feuilletonnistes. Les romanciers actuels sont scrupuleux jusqu'à la manie, et il est très rare qu'ils aient recours à l'assassinat pour déblayer le plancher. Et c'est peut-être la raison pour laquelle ils manifestent une telle préférence pour les conflits moraux, survenus entre un monsieur, une dame et un autre monsieur. L'adultère, qui dans la vie est très immoral, représente en littérature une ressource magnifique.

En ce qui concerne la présente histoire, il n'y a pas à se dissimuler que l'invasion zoologique du *Liguria* cause à l'auteur un sérieux embarras. Que de problèmes psychologiques entraîne en effet cette situation ! Si nous entreprenons de les aborder de front, cela risque de nous mener si loin que nous en perdions de vue les principaux protagonistes. Ce serait, si j'ose dire, un autre roman. Aurons-nous l'audace et, tranchons le mot, le génie nécessaire pour le substituer au premier ? Et, même dans cette flatteuse hypothèse, en avons-nous le droit ?

Et, d'un autre côté, nous ne pouvons, non, en stricte loyauté, nous ne pouvons pas esquiver la responsabilité dont nous nous sommes chargés, en laissant pénétrer au *Liguria* ces individus insolites, sous prétexte que ce n'est pas notre faute, mais celle de Walter, s'ils sont là, d'autant plus exigeants qu'ils semblent discrets, voire inertes. Car Walter

et Procyon, du fait seul qu'ils sont entrés les premiers dans ce récit, tout ce qu'il leur plaît de faire et de projeter, nous sommes à notre tour tenus de le justifier. Ah ! tant pis pour nous ! Il faut bien maintenant que nous les suivions dans les chemins de traverse où leur caprice les entraîne. D'autant qu'eux-mêmes ne font pas tout à fait ce qu'ils veuleut. Et, s'ils ont été chercher du renfort au jardin zoologique, c'est qu'ils ne se sentaient pas de taille à lutter seuls contre l'adversaire qui, dès le début, s'est dressé devant eux... Encore un, celui-là qui va nous donner du fil à retordre !... Mais cessons de nous plaindre, et puisque Dieu lui-même, sitôt qu'il a voulu rompre l'adamantine pureté du non-être, s'est trouvé aux prises avec le foisonnement indéfini de sa création, faisons, comme lui, contre mauvaise fortune bon cœur, et tâchons de sortir, comme nous pourrons, de l'impasse où nous nous sommes fourrés.

Ne serait-ce d'ailleurs que pour établir l'atmosphère. L'ambiance.

Il n'est pas besoin d'avoir beaucoup voyagé pour savoir avec quelle mauvaise humeur les quatre voyageurs de premières, qui comptent occuper à eux seuls le compartiment jusqu'au lendemain matin, accueillent une famille pénétrant, à minuit, dans le dit compartiment. Eh bien ! toutes proportions gardées, c'est dans cet état d'esprit que furent reçus nos exotiques par les premiers clients du *Liguria*... Mais cela dura peu. D'abord à cause de l'indéfectible courtoisie des nouveaux venus, ensuite et surtout à cause de la curiosité des autres.

Notre époque a d'ailleurs réalisé de grands progrès dans la conception que l'on se fait des étrangers. Jadis, un monsieur qui venait de Lisbonne ou

même de Perpignan semblait un phénomène pour un Tourangeau jamais sorti de sa Touraine. Aujourd'hui le même Tourangeau voit sans sourciller les Chinois et les Patagons sillonner le boulevard Heurteloup. De quel droit un champion finlandais ou une bourgeoise de Dresde se seraient-ils offusqués de la société d'un sauteur australien, d'un bavard papou ?... Et puis il faut compter avec les affinités électives.

Tout d'abord celles qui s'avérèrent, presque du premier coup, entre l'Industriel belge et le Condor des Andes, Monsieur Alfred Vanderhoppen avait beaucoup voyagé et notamment au Chili, pays dont il avait rapporté les meilleurs souvenirs. Il y avait donc là, entre ces deux gentlemen un point de contact, un sujet de conversation. Outre les questions financières, dans lesquelles monsieur Vanderhoppen supposait monsieur Sarcoramphe très versé, sur la foi de son aspect physique, qui était celui d'un vieux banquier désabusé, mais fort capable encore de fructueux coups de bourse.

Le Chimpanzé entreprit la conquête de la Modiste et, s'il ne réussit pas tout de suite, parce que *«Ce n'est pas mon genre d'hommes», avoua-t-elle,* ingénument, à madame Braselmann, du moins ne résista-t-elle point à l'indéniable charme qui émanait de ce visage littéralement ravagé par l'intelligence. C'est une observation courante que les très jolies femmes un peu sottes — c'était hélas! le cas de mademoiselle Rose-Alice Boullard (maison Rosalys et Cie) — se laissent volontiers séduire par des hommes d'une laideur intense. Au bout de trois jours, elle trouva monsieur Niger « bien intéressant». Et ils devinrent, à peu de chose près, inséparables.

Quoiqu'il fût extrêmement réservé, au point de ne parler pour ainsi dire à personne, monsieur Arne Kivikari, le Finlandais, se lia d'une sorte d'amitié un peu distante avec Kanguroo. N'étaient-ce point deux sportifs, quoique leur spécialité ne fût pas la même ? Mais cela valait mieux dans un sens. Car aucune rivalité n'est possible entre un champion de natation et un simple boxeur amateur. Encore un couple tout formé.

Quant au Cacatua, son succès fut immédiat, et unanime. Dès le second soir, il tint la compagnie toute entière sous le charme de sa parole, fleurie, vibrante, intarissable. Il disait n'importe quoi à n'importe qui (ce qui est le secret des grands causeurs), déclamait des vers, entonnait des hymnes, citait des proverbes, grommelait des jurons, imitait les comiques de music-hall, les bruits de machines, les grandes rumeurs élémentaires. Bref, c'était, dans toute l'acceptation du terme un « animateur ». Aucun ne résistait à son entraînante, à sa torrentielle personnalité. Mais la plus séduite était sans contredit, Madame Gerda Braselmann. Elle lui parlait en allemand, il lui répondait en portugais.

— Oh ! le fin diplomate ! s'esclaffait-elle, extasiée.

Et de le citer comme modèle à son fils, bien plus ravi d'ailleurs d'avoir à se conformer à cet idéal bruyant et vivant qu'à celui, strict et compassé, du morne seigneur oriental.

Celui-là seul n'avait pas désarmé. Il s'arrangea toujours pour ne jamais adresser la parole à « ces intrus » comme il disait, et pour empêcher le moindre contact entre eux et Olivia. Seulement, comme il était seul de son avis, sa mauvaise humeur, à laquelle on ne faisait pas attention, restait sans effet

sur personne. Ce dont il enrageait en secret, et se vengeait sur Olivia, dès qu'ils étaient remontés dans leur chambre. Mais la jeune femme, de plus en plus abstraite en soi-même, ne laissa percer en public aucune trace de ses impressions intimes. Un sourire stéréotypé était posé sur son visage comme un masque à jamais impénétrable.

Chose étrange, le plus isolé, c'était encore Walter, dont la figure était pourtant familière à tout le monde. Mais, voilà ! on l'avait connu comme Maître d'Hôtel. Alors, on avait peine à l'admettre, de but en blanc, comme client. L'opinion générale était qu'il aurait dû faire une sorte de... stage dans un autre établissement de moindre importance, par exemple à l'*Humberto* ou à l'hôtel des *Princes*. Alors son ascension au *Liguria* aurait paru plus naturelle, plus plausible. C'était une simple question de tact. Il en manquait sans doute. Enfin, cela lui viendrait peut-être un jour, avec l'usage du monde. On verrait bien. En attendant, on le laissait dans son coin, où il restait d'ailleurs très volontiers, car c'était de là qu'il pouvait le mieux, à l'abri (du moins le croyait-il) des regards et des commentaires, contempler son idole, chaque fois qu'elle était présente et que Nissim tournait le dos.

Pour compléter le tableau que nous venons d'esquisser, il ne manque plus qu'un trait, quoique à vrai dire cela nous peine un peu d'avoir à le tracer. Mais nous nous sommes promis d'être véridiques, et nous n'avons qu'une parole. Voici :

Dès la seconde soirée, l'Industriel belge ayant entraîné Sarcoramphe au fumoir et lui ayant offert un cocktail, les autres Animaux par curiosité et par esprit d'imitation en demandèrent aussi. Ils prirent

goût à cette sorte de boisson, d'autant qu'ils en avaient été rigoureusement privés pendant tout leur séjour au jardin de Nervi (et pour certains d'entre eux, pendant toute leur existence). Et ils saisirent chaque occasion de satisfaire ce goût. Ils se mirent à étudier des mélanges, à comparer, longuement et minutieusement les mérites respectifs des extraits, des amers, des liqueurs, des vins cuits. Cela redoubla leur gaieté, leur animation... Et monsieur Terracota, ravi du train dont les choses lui semblaient aller, abandonna provisoirement la direction effective à son secrétaire et passa désormais le plus clair de son temps en promenades et entretiens de tout genre avec sa Réceptionnaire, elle-même remplacée par une comparse. Car il est peut-être temps de dire que le cigare n'est pas la seule consolation de Monsieur Terracota. Loin de là. Dans l'ordinaire de la vie, il préfère de beaucoup la compagnie de cette demoiselle et même, afin de la goûter avec plus de tranquillité, a-t-il pris la précaution d'expédier madame Terracota sur la petite plage ultra-mondaine de Paraggi, où elle exhibe d'étonnants maillots et des peignoirs comme on dit «spectaculaires»...

Seul, le Raton Laveur ne paraissait jamais nulle part. Tel un agitateur dont la tête est mise à prix par ses adversaires politiques, il se terrait, de jour et de nuit, dans la mansarde de Walter, attendant les événements, devinant bien que son rôle n'était pas fini. Peut-être même ne faisait-il que commencer.

IX

OU UNE PRISONNIÈRE REÇOIT UNE VISITE RÉCONFORTANTE

On a souvent besoin d'un plus petit que soi.
La Fontaine.
(Livre II. Fable 11 : *Le Lion et le Rat).*

Si claire que puisse, au premier abord, nous sembler la conduite de monsieur Terracota, une énigme y demeure. Qu'a-t-il donc pu se passer pour que cet homme qui, après une simple conversation avec Nissim Pacha, avait sans hésiter congédié un serviteur d'une conduite irréprochable, ait changé au point d'admettre, quelques heures après, que le dit serviteur, rentrant par la grande porte, s'installât en maître et bravât, avec une souriante insolence, celui-là même qui l'avait fait chasser ? Dans l'absence de toute donnée positive nous permettant d'élucider ce problème psychologique, choisissons, ah ! je vous en prie, cher lecteur, choisissons, tout au moins provisoirement, l'hypothèse la plus favorable, et la plus simple : le remords. Oui, c'est sous l'empire du remords que monsieur le Directeur de l'hôtel *Liguria* a pris la décision que l'on sait. Croyez, si cela satisfait votre scepticisme, croyez à l'influence

exercée par la lettre du Conseil d'Administration croyez même à des motifs plus obscurs et plus suspects encore ; pour nous, qui savons que, dans ses déserts arides, la nature humaine recèle des coins inattendus, des oasis de fraîcheur dignes des Kangouroos, des Chimpanzés et des Condors, nous nous pencherons, avec une lucidité attendrie sur cette âme bourrelée, et nous vous dirons tout simplement depuis l'heure où monsieur Ambrogio Terracota caractère faible et impressionnable, avait pris la décision de congédier Walter, il ne vivait plus. Le sommeil avait déserté sa couche, cette couche sur laquelle les baisers les plus ardents de la Réceptionnaire s'avéraient impuissants à chasser la honte et le regret de son esprit troublé, de son cœur gonflé de tristesse. Le dernier soir, caché derrière sa persienne, il avait regardé s'éloigner le Maître d'Hôtel, avec sa pauvre valise lui brinqueballant contre la jambe ; et des larmes avaient jailli de ses yeux, lui voilant, — Dieu merci ! — la fin de ce lamentable spectacle. Aussi quel n'avait pas été son soulagement lorsqu'il l'avait vu revenir, si bizarres que fussent les camarades qu'il ramenait ! Dans sa joie, ah ! il aurait accepté un éléphant, un dromadaire et même, si encombrant qu'ils soient (car ils le sont, c'est incontestable) des hippopotames. Et cette joie, elle était devenue une véritable allégresse quand Nissim Pacha avec son cynisme habituel, étant venu réclamer des explications... Cher et brave monsieur Terracota ! Il apprenait aujourd'hui le bonheur que c'est de faire une bonne action, lorsqu'en même temps cela permet d'embêter le coquin qui vous en a fait faire une mauvaise. Et puis, il n'était pas fâché de prouver à ce vaniteux personnage qu'il

était désormais au-dessus de l'intimidation... Madame Terracota ? Eh bien ! oui, si jamais, dans sa vertueuse retraite de Paraggi, madame Terracota était mise au courant des coupables relations de son mari avec cette affolante Réceptionnaire, et cela, bien entendu, par les soins de Nissim Pacha,... Il n'aurait qu'à nier, que diable ! Et il aurait, pour le soutenir dans sa dénégation indignée, le témoignage de ces Exotiques, de ces magnifiques Seigneurs venus tout exprès du bout du monde pour confondre ses calomniateurs. Ah ! qu'il est doux, quand on a perdu l'approbation de sa conscience, de la retrouver tout à coup !

Alors, rien n'empêche plus de se livrer aux plaisirs de l'amour. Quelle fraîcheur dans les baisers d'une Réceptionnaire éprise ! Mais pourquoi la désigner plus longtemps de ce titre abstrait et officiel ? C'est Magda, qu'elle s'appelle. Magda Morfino. Laissons-la seule avec l'homme qu'elle a choisi.

Et courons rejoindre une autre femme, autrement intéressante celle-là, car elle souffre, car le soleil de l'amour ne luit pas, hélas ! pour elle, la malheureuse, la persécutée.

Sitôt achevé son entretien avec le Directeur, Nissim, encore irrité de son échec, est venu la retrouver et il l'a, une fois encore, traitée comme un galant homme ne doit jamais traiter une femme. Avec une mauvaise foi, répugnante, lui qui sait mieux que personne qu'elle n'est pour rien dans le retour de Walter, qu'*elle ne peut pas l'être,* il l'a accusée d'avoir provoqué ce retour, et de tramer autour de lui, Nissim, les plus ténébreuses machinations. Et enfin, pour conclure, il lui a déclaré que, quels que fussent ses efforts — et l'ingéniosité

de ses « complices » — jamais elle ne réussirait à lui échapper.

Et il est sorti, pour aller au tripot,... la laissant seule.

Elle pleure maintenant, elle pleure à chaudes larmes... Dans cette maison où tout le monde est heureux, où la Réceptionnaire accueille avec enthousiasme un amant délivré de ses soucis, où la Modiste parisienne, pleine d'espoir, s'endort en souriant à un avenir que pourrait assurer, à défaut d'un Singe trop frivole, le sérieux monsieur Sarcoramphe ; où le Chimpanzé, s'allongeant voluptueusement entre deux draps ourlés à jour constate que ce n'est pas un vain mot quand on dit que l'Homme et le Singe sont cousins germains ; où, chacun de son côté, le Perroquet et le Kanguroo prennent possession d'une chambre auprès de laquelle leur précédent domicile n'était qu'une bauge infecte ;... dans cette maison de joie et de plaisir, Olivia seule est malheureuse et n'entrevoit devant elle qu'une perspective sans fin d'humiliations et de dangers.

Tout à coup, elle sursaute.

On a gratté à sa porte.

Qui cela peut-il être ? Certes pas Nissim. Celui-là, il entre sans se faire annoncer. Ou alors c'est d'un poing brutal. Mais alors ?

On gratte derechef... Aucun ongle d'homme n'a cette douceur, cette discrétion... Serait-ce un des personnages qui viennent ce soir d'envahir l'hôtel ? le Condor ? le Perroquet ?

— Entrez ! soupire-t-elle, inquiète malgré tout.

La porte s'ouvre. Ce n'est ni le Condor, ni le Perroquet, ni même le Kanguroo. C'est Procyon Lotor.

Lui aussi, il tressaille, en apercevant la belle Olivia qui, elle, sourit à travers ses larmes.

— Vous ici ! s'écrie-t-elle.

— Chut! fait-il, en mettant une patte sur ses lèvres.

Puis il referme la porte avec des précautions infinies.

— Il ne faut pas qu'on sache que je vous ai fait cette visite

Enfin, se présentant :

— Je suis le Raton Laveur !

— Je vous ai reconnu tout de suite, dit Olivia avec bonté.

Et elle ajoute, mondaine et délicate :

— Vous n'êtes pas de ceux qu'on oublie.

Si déjà Procyon n'était pas si troublé, un tel accueil suffirait à le bouleverser. Le voilà qui se met à trembler. Et, malgré lui, malgré sa bonne éducation, ses yeux se fixent sur la jeune femme ; et dans ces beaux yeux, sombres et bombés comme le ciel de la nuit, brille un émerveillement si ingénu que, à son insu, Olivia baisse une seconde les siens, inexplicablement émue. La glace est rompue.

— Que puis-je pour vous, mon petit ami ? interroge-t-elle, avec douceur. Voulez-vous un biscuit-champagne ? Un morceau de sucre ?

— Oh ! madame, pouvez-vous croire ?... balbutie le Raton Laveur, avec un léger haut-le-corps. Et si Olivia avait pu distinguer ses joues sous leur épaisse fourrure, elle aurait été certainement frappée par la rougeur qui les envahissait. Rien n'est plus impressionnable que les Ratons Laveurs. De véritables sensitives. On les froisse souvent sans le vouloir, surtout quand on a l'air de méconnaître la délicatesse de leurs intentions.

— Je vous demande pardon ! balbutia la jeune femme, confuse. Je ne pouvais pas me douter... Pourtant, il m'est arrivé, quand vous... quand vous habitiez le jardin Serra, de vous offrir des...

— Et j'acceptais de grand cœur. Oui. Mais, aujourd'hui, les circonstances sont bien différentes et... enfin... Mais d'abord, permettez-moi de me laver les mains.

Olivia s'empressa de lui apporter une cuvette pleine d'eau tiède, qu'elle parfuma d'un soupçon de lavande et quand le visiteur eut achevé sa toilette :

— Merci ! Et excusez-moi, Madame. Mais, vous l'avez peut-être deviné, il m'est impossible de rien entreprendre de grave, ou même simplement de sérieux, si je n'ai pas d'abord...

— Je sais.

De nouveau, Procyon enveloppa Olivia d'un regard tendre. Ainsi cette femme admirable, en quelques visites, l'avait compris, lui, un pauvre animal captif, et démoralisé par la captivité... Ses cadeaux de friandises n'étaient point cette vulgaire aumône qu'on jette à des mendiants, afin de se débarrasser du remords qu'on doit éprouver vis-à-vis des prisonniers quand on a la chance imméritée d'être libre! C'étaient véritablement des choses préparées, voulues, des dons du cœur !... Pour un peu, Procyon Lotor en aurait oublié le but de sa visite. Mais, après un instant de doux égarement, il se ressaisit; ramené d'ailleurs à la réalité par la question d'Olivia :

— Comment êtes-vous ici ? Seriez-vous, par hasard, venu avec ces... ces Messieurs qui sont arrivés tout à l'heure au *Liguria ?* Pourtant, je ne vous ai pas aperçu.

— C'est que je ne devais pas me montrer. Vous comprendrez bientôt pourquoi.

— ?...

— Je viens de la part de Monsieur Walter Brenner. Il m'a chargé de vous dire que vous n'avez rien à craindre tant que... nous serons là.

— Qui *nous ?* vous et lui ?

— Non, pas seulement nous deux. Mais les quatre autres .

— Le Singe, le Condor et le Perroquet ?...

— Et le Kanguroo, parfaitement.

— Je ne comprends pas très bien...

— Je ne saurais pas vous expliquer, ce soir, notre plan. Surtout que le temps dont je dispose est très court. D'un moment à l'autre, on peut venir, et il ne faut à aucun prix qu'on nous voie ensemble. Je suis monté uniquement pour vous avertir, pour que vous sachiez... Car mon maître...

— Votre maître?

— Oui, monsieur Walter. Quel autre nom lui donner ? N'est-il pas cela pour moi ? et mieux encore ?

— Mais comment avez-vous connu monsieur Walter ?

— Vous saurez tout cela un jour... Car mon maître a bien deviné, depuis longtemps, que vous aviez besoin d'aide. Cette aide, il ne sera plus seul désormais à l'assurer... Avec lui, nous sommes six. Comptez sur nous ! Et, en attendant, plus que jamais soyez prudente !

Et comme la jeune femme, un peu ahurie par toutes ces révélations, se taisait :

— Et maintenant, je vais rejoindre monsieur Walter. Que dois-je lui dire de votre part ?

— Dites-lui que je le remercie de tout mon cœur ! s'écria-t-elle, se resaisissant.

Puis, prenant la petite Bête dans ses bras, elle la serra contre sa poitrine avec effusion en lui caressant le crâne et le dos. Presque défaillant de bonheur, Procyon se laissait faire. Mais, comme il entendit un léger bruit dans le corridor, il s'arracha à ces délices et, héroïque :

— Il faut, cette fois, que je me sauve, déclara-t-il. Le temps presse. Encore une fois, courage et prudence !

Puis, après s'être frotté les mains, mais cette fois avec juste raison, il s'esquiva, doux, feutré, mystérieux, comme il était venu.

Une fois seule, Olivia resta plongée dans une songerie à la fois douce et inquiète. Que signifiait tout cela ? Etait-ce un rêve, ou une réalité ? Si c'était une réalité, il fallait avouer qu'elle ressemblait furieusement à un rêve. Elle en avait l'imprévu, l'absurdité, et aussi l'effacement soudain... Que venait faire ce Raton Laveur que, la semaine dernière encore, elle était allée voir dans sa cage ?... Comme il lui avait parlé gentiment, tendrement même, ainsi qu'un ami de longue date !... A supposer que cette singulière entrevue ne fût qu'une pure illusion, il n'en restait pas moins, dans son âme, je ne sais quoi de doux, de consolant... Quelqu'un pensait à elle... Ce domestique (oui, mais qu'importe ? puisque c'était un homme au grand cœur) eh bien ! il était revenu. Son renvoi : un simple faux-départ. Il était revenu *pour elle,* pour la défendre. Ah ! maintenant, Nissim pouvait revenir tant qu'il voudrait, inventer tout ce qu'il voudrait pour la tracasser, la troubler : il y avait en elle *quelque chose,*

oui, quelque chose qui le bravait, qu'il *ne pouvait plus* atteindre.

Pour la première fois depuis des semaines, elle s'endormit sans angoisse.

Le léger frisson de l'aube, en l'éveillant la trouva sur son fauteuil. Elle n'avait pas eu la force d'aller jusqu'à son lit. En regardant autour d'elle, elle s'aperçut que Nissim n'était pas encore rentré.

Elle était seule... enfin seule. Quelle douceur ! Ses yeux distraitement s'attachèrent aux fleurages de la tapisserie qui, touchés par l'adorable lumière d'une aube de juillet, se mirent à vivre, à danser au son des premières vagues sur la plage toute proche. A vivre, à danser, à lui faire des signes. Ah ! comment n'avait-elle pas compris plus tôt qu'elle avait là des amis ?... Des amis masqués, bien entendu. Mais quand on les fixait avec un peu d'attention, on s'apercevait bien que c'étaient de petits personnages... Il y avait un cow-boy lancé à toute allure et frappant de sa cravache un cheval, qui d'ailleurs, s'obstinait à rester une capucine. Il y avait des jeunes filles emportées en plein ciel dans une farandole éperdue : la plus jolie arborait sur sa tête un magnifique chapeau haut de forme romantique, non loin duquel souriait — gros yeux globuleux et bouche en tire-lire — un lutin blotti au cœur d'une marguerite qui était peut-être le soleil... Sur une tige souple, se balançait une funambule en longue robe rouge et corsage de trèfle... Et puis d'autres personnages, et puis d'autres encore : des marquises à paniers, des bureaucrates chargés de soucis, des onagres, des clochards, des navigagateurs, des fantômes, des infirmières et des archanges... Et maintenant quel train, grands dieux !

échangeant leurs chapeaux, leurs costumes, leurs visages !... Et tous, tous chantant à mi-voix :

— Aie confiance, Olivia ! Nous sommes là. Nous t'aimons. Puisque tu nous a retrouvés, c'est donc que tu t'es retrouvée toi-même... Nous sommes les rêves de tes convalescences d'enfant, nous sommes ton enfance et ton innocence...

En écoutant ce concert merveilleux, Olivia se rendormit.

Nissim ne rentra que vers neuf heures, pour le petit déjeuner. Il avait cet air hagard et soucieux d'un homme qui non seulement a passé la nuit dans un tripot, mais encore s'y est décavé pour une forte somme. Et cela ne pouvait tromper Olivia, qui le connaissait bien, qui savait que, méfiant de toute espèce de risque, il n'abordait les tables de jeu que quand il lui fallait à toute force se distraire d'une préoccupation trop obsédante. En général, et comme il avait assez de chance (une chance qu'il savait aider), le procédé réussissait. Mais, en cas de déveine, c'était pire, car à son inquiétude s'ajoutait la double rage d'avoir perdu de l'argent et sa maîtrise de soi.

Quel que fût son souci, pourtant il ne put manquer d'être frappé par le changement qui s'était opéré dans la physionomie de la jeune femme. Quelque chose de plus lumineux, une espèce de clarté intérieure qu'elle ne parvenait pas à éteindre, malgré ses efforts pour prendre un air neutre et impassible.

Il se garda de rien lui dire, de peur d'éveiller son attention.

Mais il avait son plan. Un plan diabolique, comme nous le verrons.

X

JOURNAL DE WALTER

Mais, au bout d'un certain temps,
le masque tombe, et l'homme reste...
Il ferait mieux de s'en aller.

Paul-Jean Toulet :
(Comme une fantaisie).

3 août.

Tout va bien. Mes amis du Zoo ont été reçus de la façon la plus cordiale, une fois passée la première émotion de surprise, à laquelle il fallait infailliblement s'attendre. Les grands yeux du Kanguroo séduisent toutes les femmes, qui doivent se demander quel secret émouvant se cache derrière tant de gentillesse et de timidité. Les manières cordiales (un peu trop, parfois, à mon goût) du Chimpanzé, ont aussi beaucoup de succès. Madame Braselmann, toujours soucieuse de faire de son fils un gentleman accompli, commence à douter... Est-ce que cette absence de pose, cette vivacité ingénue ne valent pas mieux, au bout du compte, que la pseudo-courtoisie d'un Nissim Pacha ? On ne saurait prétendre que la réserve hautaine de Sarcoramphe en fasse ce qu'on appelle un compagnon agréable,

mais on la lui passe en la mettant sur le compte des soucis financiers qui absorbent ce puissant personnage. Les quelques jugements sybillins qu'il laisse tomber de temps en temps de son bec judaïque n'en ont que plus de poids.

Pour le Cacatua, succès incontestable. Je n'ai jamais rencontré dans toute ma carrière, quelqu'un qui puisse parler aussi longtemps et avec tant d'autorité pour ne rien dire. C'est à ce merveilleux talent qu'il faut attribuer la rapidité avec laquelle s'est opérée la fusion entre les éléments si disparates. Je me demande, avec une angoisse rétrospective ce qui se serait passé si cette fusion ne s'était pas accomplie. Tout mon plan était par terre.

Grâces soient également rendues à l'excellent monsieur Terracota, qui s'est adapté avec tant de tact aux circonstances. Ah ! j'étais loin de me douter que j'avais en lui un complice. Comme il s'est bien conduit avec son ancien subordonné ! Il lui a fallu du courage pour résister à Nissim Pacha, qui est visiblement exaspéré de l'entrée de notre troupe au *Liguria* et qui doit, en ce moment, chercher un moyen de se venger. Mais je crains bien qu'il n'en ait pas le temps.

Quant au Raton Laveur, je ne puis dire qu'une chose : l'existence de tels êtres oblige le plus incrédule à croire à la Providence... J'avais toujours pensé que j'en rencontrerais un jour, mais à vrai dire je commençais à désespérer. Eh bien ! maintenant, je suis convaincu, et rassuré. Ils existent. Ou du moins, il en existe un, et c'est lui : Procyon Lotor, mon seul ami, mon sauveur. Loyal, tendre, sincère, fidèle, attentif, toujours prêt au moindre appel, incapable de concevoir autre chose que le

Bien, le Beau et le Vrai. Avec cela, subtil comme le Peau-Rouge son compatriote, trouvant moyen (malgré les difficultés que l'on devine, puisqu'il ne doit être aperçu de personne) de s'introduire à toute occasion dans l'appartement d'Olivia... Grâce à son dévouement, je suis ainsi tenu au courant des moindres incidents de la vie de cette créature exquise et infortunée, car, par prudence, je m'abstiens de lui parler en public. Je descends comme tout le monde à la salle à manger, et même m'attarde parfois au salon, mais jamais je ne m'adresse directement à elle. Il ne faut pas qu'on sache. Mon secret doit rester, jusqu'à nouvel ordre, caché à tous les yeux. Mais ceux d'Olivia en se posant sur moi avec une feinte distraction, me disent éloquemment : « Je ne sais pas ce que vous voulez. Mais je sens que c'est pour mon bien. Merci. »

4 août.

Coup de théâtre !... Nissim s'est rasé. Pour tout le monde, cet incident a paru des plus banals, et n'a pour ainsi dire pas suscité de commentaires. Mais, pour moi, quelle révélation !

C'est que, privé de cette épaisse moustache, qui le faisait ressembler à quelque lourd potentat, comme on les voit affalés dans les landaus officiels de Tunisie ou du Népaul, le misérable est soudain apparu à mes yeux tel que je l'ai connu, autrefois, quand, chez l'illustre Melchior Turban, je servais à table sa voisine et lui-même. Aucun doute possible, c'est lui, mon remplaçant dans le cœur facile d'une initiatrice dépravée, l'homme à qui sont revenus, par un ironique détour, les boutons de manchettes et la montre, symboles de ma chance et de mon

déshonneur, mon rival si j'ose employer cette expression surannée, en un mot celui que l'on connaissait alors dans la société parisienne sous le nom de baron Trincard (Romuald pour les dames).

Par quelle suite d'événements inconnus, ce Romuald Trincard, prétendu attaché d'ambassade, et amant de ma maîtresse, est-il devenu Nissim Pacha, je l'ignore, mais je le saurai bien un jour... Ah ! le bel alibi qu'une moustache ! Mais quelle imprudence, monsieur Romuald Pacha, d'avoir laissé tomber ce voile de dessus votre visage ! Je me doute bien que vous y avez été forcé par la crainte de quelque danger qui vous menace ici, sous cet avatar égyptien... Mais vous, Nissim Trincard, vous ne vous doutez pas qu'ainsi vous avez trébuché sur un autre piège. Car, dans l'anonyme Maître d'Hôtel du *Liguria* vous n'avez pas reconnu, vous *ne pouviez pas* reconnaître l'encore plus anonyme valet qui vous présentait les sauces élaborées dans la cuisine d'un Poète à la mode. Vous n'aviez d'yeux que pour la femme éblouissante qu'on vous avait donnée pour voisine, vous n'aviez d'yeux que pour les précieux boutons de manchettes qu'elle m'avait arrachés pour les passer à vos poignets de malandrin, sans compter la montre extra-plate qu'elle m'avait reprise pour l'insinuer dans votre gousset de rastaquouère, m'obligeant désormais à me servir d'une tocante informe, épave du marché aux Puces.

Je vous aurais certes pardonné de m'avoir pris le cœur de la comtesse. Cette femme perverse ne méritait que l'oubli. Mais voilà qu'après des années, vous reparaissez sur mon chemin, avec une autre proie que, celle-ci, je ne vous abandonnerai pas, entendez-vous, homme à deux visages, ô très suspect

Trincard Pacha ! J'aime Olivia, que vous vous contentez de torturer sans avoir l'excuse de l'amour. J'aime Olivia pour la rendre heureuse, alors que vous ne la gardez que par vanité ou par intérêt. J'aime Olivia, et je l'aurai,... après vous avoir démasqué. Tant pis pour vous ! Il ne fallait pas raser votre moustache.

XI

MONOLOGUE (INTÉRIEUR) DU PERROQUET

Ai-je compris le sens de vos paroles
Moi qui ne suis qu'un ignorant oiseau ?
Il y a beau temps que j'ai quitté l'école
Où l'on m'enseignait les arts libéraux.
Armand Guibert. *(Oiseau privé).*

On m'appelle Cocko. Mais vous pensez bien que ce n'est point là mon vrai nom, pas plus que celui de Cacatua Plyctolophus, que j'ai accepté de porter par déférence pour les savants qui me l'ont donné, et sous lequel je suis inscrit sur les registres du *Liguria*. Mon vrai nom est gravé dans le Ciel des Oiseaux en caractères inconnus, et seuls sont capables de le prononcer les habitants de ces sphères sublimes. Pourtant, depuis tant d'années que je vis parmi les Hommes, j'ai appris leur langage et, je n'en disconviens pas, il ne manque point, parfois, d'une certaine beauté. J'ai retenu par ci par là, quelques expressions de leurs poètes, de leurs cuisiniers, de leurs voyageurs, de leurs archéologues, et je m'en sers pour parler aux autres, mais à vrai dire, bien plutôt pour me parler à moi-même et

me distraire ainsi d'une mélancolie invétérée que j'ai contractée le jour où j'ai quitté (de force) ma forêt natale. Il y a bien longtemps.

Une chose m'a toujours étonné, et je sens qu'elle m'étonnera toujours. C'est cette manie qu'ils ont, les Hommes, ayant inventé comme nous le langage, de vouloir lui faire exprimer quelque chose. De quelles joies délicates, raffinées, ils se privent ainsi, ayant à leur disposition cette musique personnelle, à l'infini ! Ah ! les fous ! Comment ne sentent-ils pas le bonheur qu'il y aurait à parler, sans avoir cette banale arrière-pensée de persuader, d'expliquer, de raconter, bref (car il faut toujours en venir là) de rouler un adversaire ?... Alors les mots, livrés à eux-mêmes, s'en donnent à cœur-joie... Ils courent, ils dansent, ils s'envolent, ils vont où çà leur plaît... Et ceux qui les entendent, au lieu de se casser la tête pour comprendre «ce que ça veut dire» (entreprise d'ailleurs absolument irréalisable) se livrent enfin au pur plaisir de les écouter, de les savourer. Ah ! qu'il est doux de penser que les Hibiscus cueillent les Egyptiens sur le rebord de miel des moucharebiehs, hantés par les volutes ligures ! Qu'il est doux de répéter, avec le poète :

En arrivant à Otrante
Nous étions trente
Et sous les murs de Pérouse
N'étions que douze,
Mais en débarquant à Melun
Nous étions un !

ou bien, ce vers, que j'aime plus que tous les autres:

O Temps, suspends ton luth : c'est moi ton Immortel.

Alors, l'esprit dérive dans une rêverie délicieuse ; il se demande (oh ! bien entendu, sans insister)

pourquoi l'Immortel adresse au Temps cette demande incongrue et, avec une curiosité bien légitime, il cherche à quel clou stellaire le pauvre Temps pourrait bien accrocher ce luth intempestif. Que de sujets de méditation s'offrant alors ! C'est magnifique !

Mais, sans aller si loin, oui, simplement en faisant — comme cela vient de m'arriver — une petite promenade aux cuisines, quelles découvertes on peut accomplir! N'ai-je pas entendu le nouveau plongeur (Giacomo Gattamelata qu'il s'appelle) confier au premier garçon de salle, mais assez haut pour que tout le monde l'ait entendue, cette remarque étonnante :

— Depuis huit jours que le barouffe a commencé avec ces Carnivores, mon cher, vous me croirez si vous voulez, *la limonade est dans le lac !...*

Qu'entendait par là ce jeune fonctionnaire ? Il avait l'air si grave, si confidentiel, en prononçant cet apophtegme ! La limonade est dans le lac. Quelle musique en ces six vocables ! Et quelle énigme aussi ! Qui sait s'il n'existe pas un rapport entre l'alexandrin de tout à l'heure et cet octosyllabe, gorgé de liquides : li, le la ? Peut-être faudrait-il, à l'instar de quelques déclamateurs de ma connaissance, prononcer de la sorte :

Poète, prends ton lac : ton luth est immortel.

Oh ! je me sens inspiré. L'avion du langage vient de décoller, et le voici qui navigue en plein ciel. O lumière ! ô liberté !... Le lac est dans la limonade. Le temps est immortel. Les poètes sont faits pour effeuiller les hibiscus, pour célébrer les amours des volutes et des moucharabiehs. Qu'entendez-vous

par là, interrogeront en fronçant leurs lunettes, les esprits positifs ? Mais je n'entends rien du tout, Messieurs, je m'entends moi-même et c'est assez. Et si vous faisiez comme moi, alors vous entreriez de plain-pied dans ces espaces merveilleux, où les luths suspendus jouissent de la rouge immortalité des hibiscus, où la limonade se répand dans les lacs sans exiger que les lacs le lui rendent, où les poètes trahis par l'amour se consolent en s'endormant le soir dans le creux des volutes... Le Paradis, quoi ! le Paradis, dont l'hôtel *Liguria*... n'est que la préfiguration approximative...

Je reconnais néanmoins que, pour un esprit positif, comme celui de Sarcoramphus Gryphus, ou du Maître d'Hôtel, ou de cet affreux hybride désigné ici sous un nom de cigare bon marché : le Diplomate, ces mots: « La limonade est dans le lac » n'expliquent rien. Quand on les a prononcés, le mystère demeure entier, le mystère qui ne se dissipe là que pour reparaître ici, le mystère qui est partout. Cependant, si j'en juge d'après la consternation qui s'est peinte sur le visage du premier garçon de salle recevant la confidence du plongeur, il doit y avoir là-dessous quelque chose de désastreux, une catastrophe particulière aux grands hôtels. Car, si les plongeurs ne doivent pas avoir, en théorie, peur des lacs, peut-être que, si l'on y verse la limonade, ils n'osent plus y plonger.

Du reste, pour ceux qui aiment le mystère, cet hôtel *Liguria* est un lieu privilégié. Nous vivons à même le mystère, nous écrasons en marchant dans les parterres de l'équivoque les œufs innombrables de l'énigme. Nous écartons à pleins bras, en nageant, les ondes épaisses de l'inconnu... Cette jeune

femme dont les joues sont roses comme l'aile de l'Ara baignée de la rosée du matin, pourquoi semble-t-elle toujours triste, telle une Perruche inséparable, et séparée ? Sans doute parce qu'elle vit avec un homme brutal, insensible comme l'Epervier de son pays, et qui n'a jamais l'idée de lui parler en vers. Ah ! si c'était moi, je me poserais sur son épaule et, la mordillant doucement à l'oreille, je lui réciterais :

Ton luth est dans le lac : c'est toi mon Immortelle !

ou bien :

Sois charmante et tais-toi : ma chère Marguerite

ou bien encore :

Mon père, ce héron au sourire si doux,
Tenait en son bec un fromage.

ou bien, suprême hommage à sa beauté, et qui certes ne saurait manquer de la toucher :

Et j'ai fidèlement chéri ta belle tête
Sous tes grands cheveux noirs et sous tes cheveux blonds...

Et pourquoi, monsieur Terracota, le directeur, ne trouve-t-il pas, dans les bras parfumés de sa pétulante maîtresse, la consolation que tout homme haut placé est en droit d'attendre de la subordonnée qu'il comble de ses faveurs ? Certes, cette femme n'est pas intéressée, encore qu'elle accepte de temps à autre une demi-douzaine de chemises en imitation-rayonne, ou un billet de cinq lires à l'état de neuf. Elle n'est pas intéressée, et même elle fait ce qu'elle peut pour écarter du front olympien de son patron les nuages du souci. Mais celui-ci (pas le souci, mais l'homme au souci) cherche dans les bras de cette Magda l'oubli d'une autre inquiétude. Elle l'interroge, douce, et prévenante :

— Est-ce à cause de ta femme, là-bas, à Paraggi ? murmure-t-elle.

— Non, répond-il, assez brusquement. Madame Terracota est très bien à Paraggi. Elle se baigne avec des archiducs et des champions de luge en vacances, sur une plage chaque matin reconstituée par cent esclaves rapportant du sable venu d'Afrique. Elle est parfaitement heureuse et ne demande rien. Mais c'est la limonade qui ne va pas, à cause de cette crapule d'Egypte... La limonade s'agite et, comme elle est syndiquée, ça peut devenir grave.

Ah ! toujours la limonade ! Si j'avais le temps d'étudier ce problème psychologique, peut-être parviendrai-je à le résoudre. La limonade est un ferment de désastre. Jetée dans le lac, elle le trouble, et le fait déborder... Et les directeurs d'hôtels, impuissants, assistent à l'inondation.

Si ce torrent dévastateur doit un jour tout emporter, qu'il épargne du moins mes chers camarades, qui n'ont rien de commun avec ces lacs, qui n'ont aucune accointance avec la limonade : le Sarcoramphe à la collerette de grèbe, que son épouse désemparée mais fidèle attend sur son perchoir ; le Kanguroo, aux yeux célestement naïfs, à la fourrure douce, dont les mains fines semblent faites pour des récitals de piano à dix mille francs l'heure, mais qui, quand il les ferme, peuvent abattre un boxeur hottentot ; le Chimpanzé, dont les regards sont si attendrissants que les noix de coco s'ouvrent toutes seules quand il les fixe sur elles !... Qu'il les épargne et les laisse paisiblement regagner leurs demeures, dans leur climat natal ! Quant au Raton Laveur, je ne conçois aucune inquiétude à son sujet : car, si déjà la présence d'une simple cuvette

remplie d'eau lui cause des transports de joie et lui inspire l'idée de s'y frotter les mains jusqu'à user ses beaux ongles d'acier, que ne doit-il pas éprouver quand, au lieu de cette flaque dérisoire, c'est un lac qui s'offre à sa vue ? Je lui souhaite de tout cœur de vivre un jour dans une de ces régions bénies, comme on dit qu'est la Finlande, où les lacs sont si nombreux et si pressés qu'il n'y a, pour ainsi dire, autour d'eux pas plus de terre que de fil autour du vide dans une dentelle.

En attendant, il passe sa vie dans une petite chambre sous les combles, en compagnie du Maître d'Hôtel avec lequel il est venu nous chercher, un soir, dans une intention qu'il n'a pas voulu nous dire, mais qu'il a promis de nous révéler un jour. Encore un mystère !... Mais cela n'est point pour me déplaire... Le Raton Laveur et le Maître d'Hôtel passent à peu près toute leur journée ensemble. Ils parlent. Ils parlent de l'amour. Je veux dire que le Maître d'Hôtel parle de l'amour au Raton Laveur qui l'écoute respectueusement, admirativement et attentivement. Zut ! Trois adverbes de suite !... Il paraît que c'est défendu. Je ne devrais pas abuser des adverbes, comme ça... Mais, aujourd'hui, je me sens un peu fatigué. Non pas de parler, oh ! grands dieux ! non. Parler ! c'est tellement excitant !... Chaque soir, après dîner, je parle, je parle. Je vais de l'un à l'autre, je présente. Je sers d'interprète, et plus encore, d'intermédiaire. J'explique les singularités, les manies de chacun. J'ai mis sur le compte de la mélancolie conjugale les airs bougons de Sarcoramphe, sur celui de ses origines australiennes l'éducation un peu sommaire de Kanguroo. Pour Chimpanzé, je n'ai pas eu à intervenir,

Il est tellement cordial, et liant ! Parfois même, je trouve qu'il va trop loin. Ainsi, il ne quitte jamais la grosse dame allemande sans la serrer dans ses bras, à l'étouffer. Elle en est flattée, d'ailleurs, au fond.

Je parle, je parle toute la soirée. Et quand c'est fini, et que je me retrouve seul, ayant fini de parler pour les autres, je parle pour mon propre compte : c'est ma façon de méditer. Non, certes, ce n'est point la parole qui fatigue. Ce serait plutôt l'âge, peut-être... Je vais sur mes deux cents ans, tel que vous le voyez... Oui, je suis né le premier septembre 1742. J'aurai donc deux siècles dans trois ans. Pour Cacatua, ce n'est pas, si vous voulez, la vieillesse, c'est l'âge mûr. Mais tout dépend de la manière dont on a employé sa vie, n'est-ce pas ? Il y a des perroquets qui se ménagent : les Aras, par exemple. Ils clabaudent, ils jacassent, ils glapissent, c'est tout. Ils ne parlent pas. Moi, je parle depuis... attendez... depuis l'âge de huit ans, où l'on m'a amené chez don Ramiro Santos y Azcarraga de Luna, gouverneur des Philippines pour sa Majesté Catholique Ferdinand VI. Quel homme que ce don Ramiro ! je voudrais bien savoir ce qu'il est devenu. C'est avec lui, sa femme et ses deux aimables filles : Encarnacion et Robustiana, que j'ai appris l'espagnol. On me traitait comme un ami de la famille. Je n'étais pas enfermé. Je circulais en liberté dans la somptueuse demeure. J'étais vraiment le vice-roi des Perroquets. Ah ! pourquoi cette époque merveilleuse dura-t-elle si peu ? Dix ans ! Qu'est-ce que dix ans dans une vie de bicentenaire ? Il fallut ensuite subir des maîtres de toute epèce, et des cages, des cages !... Tant de ca-

ges ! Enfin, au cours de ces divers exils, j'ai appris le portugais, l'anglais, l'allemand, le suédois, le français.

« *Mon gosier de métal parle toutes les langues* ».

Mais j'ai gardé une prédilection pour l'espagnol. C'est même en cet idiome que j'ai composé, pour une dame de Barcelone, une petite chanson très jolie, qui fait l'émerveillement des Catalans :

CANCION DE LORO

Tia Tuka, Tia Tuka
Quiero vivir en tu casa,
Para beber en tu taza
El cacao con azucar,
El azucar de la dicha,
O tia azucarada...

En tu ca, tu ca, tu casa,
Yo cantaré sin descansar
Con mi pico de oro
Con mi pico de loro,
De loro del Eldorado :
Tia Tuka, tia Tuka.

En tu ca, tu ca, tu casa
Me casaré sin demorar
Con una lora dorada
Que, abriendo su boca
De carey con agujeros,
Siempre conmigo cantaré :
Y viva, viva tia Tuka !

Quand je chantais ça le dimanche, tous les Perroquets de la Rambla, qui du reste ne savent que de

gros mots, se taisaient. Oui, je suis très bon en espagnol. En français aussi d'ailleurs. C'est une langue si commode pour les Perroquets ! A la Chambre, on se sent vraiment comme chez soi... Ils peuvent jacasser, douze, quinze heures de suite. C'est prodigieusement excitant... oui, c'est une bien belle langue que le français, à condition, bien entendu, qu'on prenne avec elle les libertés nécessaires... Comme avec les jolies femmes : si l'on est timide, on est perdu. J'ai cent quatre vingt dix-sept ans, c'est vrai, mais j'ai encore bonne aile, bonne griffe et bon œil. Oui, madame,

Et j'ai beau voir que vous êtes saisie,
Il n'est bon bec que de Papouasie.

La Papouasie !... Mon cher pays. Comme il y a longtemps que je ne l'ai vu !... La nostalgie, voilà. C'est de nostalgie que je souffre. Attendez ! Il y a des vers là-dessus :

Je suis Papou : voyez mes ailes,
Et Cacatua, vivent les rats !

Ou quelque chose de ce genre... Je sens que je m'assoupis légèrement...

Limonade, allons voir le lac que tu devins...

XII

OU LE RATON LAVEUR PREND UNE DÉCISION CORNÉLIENNE

L'amour qui se porte sur un être en lui voulant du bien est le seul qui mérite purement et simplement le nom d'amour.

St-Thomas d'Aquin.
(Somme : I - II. 26. 4)

— Ecoute-moi bien, Procyon, mon ami. C'est aujourd'hui pour moi un très grand jour. Une date cruciale, comme on dit dans les journaux. C'est le jour où j'ai décidé de me déclarer à Olivia. Cette femme, à qui tu vas matin et soir donner de mes nouvelles pour me rapporter les siennes, ce n'est pas seulement l'envie de la soustraire aux entreprises d'un fripon déguisé en homme du monde qui me pousse, pas seulement l'amitié, le dévouement chevaleresque, la compassion, c'est tout simplement l'Amour.

« J'aime Olivia.

« Peut-être s'en doute-t-elle. Mais elle ne le sait pas.

« Il faut qu'elle le sache.

« Prends ce billet, donne-le lui à lire. Tu me le rapporteras avec sa réponse... Mais tu sembles hésiter... Qu'as-tu donc ?

Chacun des mots de ce petit discours est un coup de massue pour le pauvre Raton Laveur qui, en quelques secondes, a vu sous ses pieds s'effondrer son univers. Quand même sa vie en dépendrait, il ne saurait trouver un mot pour répondre à la question posée par son ami. A peine s'il voit clair. La tête lui tourne, et ses quatre pattes, comme brisées, s'affaissent.

— O triple fou que j'étais ! pense-t-il. Absorbé par ma passion, je ne voyais pas ce qui aurait crevé les yeux du plus aveugle : c'est que Walter aimait Olivia, et que, sans aucun doute, Olivia le paie de retour. Ses gentillesses, les bontés dont elle me comble, ne s'adressent pas à moi mais au messager de Walter. Je suis pour elle un simple jouet, « une petite bête amusante », comme on dit... Un Rongeur américain. Et pourtant si, comme le soutient Walter, les vers de vase peuvent être amoureux des étoiles (quoique la chose arrive bien rarement, je dois dire) quelle raison s'opposerait à ce qu'un Raton Laveur soit épris d'une femme ?... Il est vrai que cette femme est elle-même une étoile, et qu'entre cette étoile et moi, au ciel de la Destinée, s'interpose Walter. Eclipse affreuse !... Je ne suis qu'un astre mort, un caillou perdu dans l'immensité noire, un rien du tout !...

« Ah ! si ce n'était pas Walter, eh bien ! oui, je tenterais ma chance. Pourquoi pas ? Est-ce qu'autrefois les Princesses n'aimaient pas des Cygnes, des Taureaux, que sais-je ? Et même elles en avaient des enfants. Preuve qu'il ne s'agissait pas seulement du platonique... Mais il y a Walter. Et Walter est mon ami. Je dois donc m'incliner, m'effacer, dût mon cœur se briser.

« C'est chose faite, d'ailleurs. Il est brisé. A jamais brisé. Aucun être du sexe opposé : ni femme, ni Ratonne, n'en recueillra les morceaux. Je le jure ici, solennellement.

« Hélas ! il va falloir mentir. Car, pour rien au monde, je n'avouerai à Walter ce qui vient de se passer dans mon imagination dévastée, depuis le soir où je me suis échappé de ma cage, pour rejoindre cette femme, justement, — ce qu'il ne savait pas encore, ce que je ne lui avais jamais dit... Pour que mon sacrifice garde toute sa valeur, Walter doit l'ignorer : voilà le plus terrible. Il va falloir mentir, dissimuler. Il va falloir continuer à porter *leurs* messages, à servir d'intermédiaire à *leurs* amours, sans jamais me trahir. Et accepter les caresses dont elle continuera ingénûment, naïvement, d'autres plaisirs que celui qu'y peut prendre un brave petit mammifère du Canada, ignorant du charme redoutable qui émane des filles des Hommes... »

Ce vertigineux monologue n'a duré que quelques secondes. Fort heureusement car, sinon, Walter se serait peut-être douté de quelque chose, et Procyon Lotor ne veut absolument pas qu'il se doute de quoi que ce soit. Héroïque, Procyon Lotor a résolu ce problème cornélien en un temps record et, roidi sur ses pattes, l'œil ingénu, l'oreille dressée, il n'est plus, devant Walter inconscient du drame, qu'un petit messager prêt à accomplir sa mission quotidienne.

— Donne-moi le papier ! articule-t-il, d'une voix *presque* naturelle.

Et Walter, qui n'a pas perçu cette très légère altération, lui donne le papier.

Je voudrais n'avoir pas à décrire la scène suivante. Elle est trop pénible. Mais le devoir de tout historien est de tout dire, même si cela lui fend le cœur.

Olivia a déplié le papier, l'a lu en battant des cils et, rougissante, a murmuré :

— Ton maître me demande une réponse écrite. Ce n'est pas la peine. Tu lui diras que je suis d'accord, et que, moi aussi, je l'aime.

Ces mots tombent comme une coulée de plomb fondu dans les oreilles de Procyon. Il balbutie :

— Alors, j'y vais tout de suite.

Ce qu'Olivia interprète comme l'empressement de la complaisance la plus délicate, alors que c'est tout bonnement l'envie de fuir, de fuir au plus vite. Procyon Lotor veut à tout prix être ailleurs, et surtout éviter qu'Elle le touche. Cela, il ne pourrait vraiment pas le supporter. Il serait capable de bondir... de mordre peut-être. Il se sauve donc, au risque que cette hâte cause à Olivia une surprise, dont elle voudra peut-être ensuite rechercher les motifs... Mais il n'y a aucun danger de ce côté. Car, si Olivia voulait chercher une explication au départ brusque de son petit ami, elle ne saurait en trouver d'autre que celle-ci, qui s'impose d'une façon affreusement plausible :

Nissim vient d'entrer.

Nissim les a surpris.

Il n'a peut-être pas tout vu, mais il a vu Procyon s'échapper, et le geste affectueux esquissé par Olivia pour le retenir un instant.

Il n'a peut-être pas tout entendu, mais il serait bien étonnant que lui ait échappé l'aveu de sa captive :

— ...moi aussi, je t'aime !

Furieux, il se lance à la poursuite du Raton Laveur, essayant de le coïncer entre sa jambe et le mur du couloir, pour l'écraser d'un coup de talon. Mais l'animal, plus agile, lui échappe de justesse, et file avec la rapidité d'une goutte de vif-argent. En un clin d'œil il a disparu.

Nissim se retourne vers Olivia. Il marche sur elle, les poings en avant, terrible. Elle est toute pâle, mais il lit dans ses yeux une telle décision de lui tenir tête que cela l'impressionne. Alors, il change de tactique. Au moment d'atteindre Olivia, il esquisse, avec une souplesse de félin, un mouvement de biais qui le porte vers un fauteuil : où il s'installe, allongeant les jambes, et arborant son sourire des grands jours, son horrible sourire :

— Je vois que vous avez de jolies relations ! remarqua-t-il, sardonique.

Elle ne répond rien. Mais elle ne peut réprimer le léger tremblement qui l'agite, de la tête aux pieds, qui la fait vibrer comme une tige d'acier. Elle est déconcertée. Elle s'attendait à un corps à corps. Et, tant pis ! elle était décidée à en finir en une fois. Pour ce que valait une telle vie.

Mais il a dû deviner son intention désespérée... Et il se réserve pour un supplice plus raffiné, qu'il va falloir encore subir. Eh bien ! elle est prête pour cela aussi. Elle tremble, mais sans baisser les yeux.

— Je ne sais pas, continua-t-il, ce que c'est que cette bête, que je n'avais pas encore vue ; mais j'ai tout lieu de croire que sa présence n'est pas sans lien avec celle de ces autres messieurs, les nouveaux clients du *Liguria,* qui justement ont été amenés par votre amoureux.

Olivia garde le silence. Mais son imperceptible haussement d'épaules signifie avec plus d'éloquence que toute parole :

— Vous pouvez croire ce que voulez.

— Et ce... ce laveur de vaisselle, vous l'aimez ?

— .....

— Eh bien ! ma chère, les sentiments sont libres, cela ne sert à rien de les discuter. Je n'ai qu'une seule chose à vous dire : c'est que, prendriez-vous pour entremetteurs un éléphant, un rhinocéros ou un rat d'égoût, vous n'en seriez pas plus avancée. Pour la bonne raison, que, dorénavant, vous resterez dans votre chambre. Aux arrêts de rigueur !...

— Comme il vous plaira, Nissim. Vous êtes le plus fort.

— Certes, ma chère. Vous venez de dire le seul mot juste que je vous aie encore entendu prononcer. Il n'y a rien à faire contre moi. Je suis *toujours* le plus fort.

Nissim Pacha avait certes l'oreille très fine. Mais pas assez néanmoins pour percevoir le très léger, le presque insaisissable bruit qui venait de se produire dans le corridor.

C'était Procyon qui, au lieu de monter immédiatement au dernier étage, avait fait un crochet et, blotti derrière la porte avait tout entendu... pour, vingt secondes plus tard, le rapporter à son ami, en même temps que son message sentimental.

XIII

OU L'ON VOIT UN OISEAU VERT JOUER LE ROLE DE L'OISEAU BLEU

« Cui-cui ! » répéta le cher petit, doucement, comme pour dire : « Je suis là, Maîtresse, je suis là ! » Ce fut un si merveilleux réconfort que j'en eus les larmes aux yeux.

Katherine Mansfield : *Le Canari.*

« Le Salam sur vous, Monsieur Walter, et la bénédiction d'Allah !... » C'est une formule musulmane que j'aime beaucoup, et que vous me permettrez d'employer, quoique je ne sois pas moi-même Mahométan. Mais il faut prendre son bien où on le trouve, comme disait un penseur uruguayen de mes amis. Ce n'est pas une raison parce que je suis Papou de naissance, pour m'en tenir aux seules expressions locales. Le Salam ! dis-je donc... Ou plutôt le Salam ! donc, dis-je ; et aussi mes remerciements. Car je ne puis oublier que je vous dois de très belles vacances. Vous ne sauriez croire combien nous autres Perroquets pouvons nous ennuyer dans une cage, même de Zoos, car ces établissements ne sont que la parodie emphatique des minuscules logements que nous offrent les concierges ; et, si vous

n'aviez pas pris les devants, je crois que, dans ma reconnaissance, je vous aurais moi-même proposé de vous rendre le service que vous m'avez fait l'honneur de me demander.

« Et, tout d'abord, laissez-moi vous dire que cette Dame est la perle des femmes. J'ai été moi-même, jadis, amoureux d'une ravissante Psittacide, ma contemporaine et, malgré que le passé ait souvent pour résultat de magnifier les souvenirs, je suis obligé de reconnaître que cette Enchanteresse était moins belle encore que celle qui a pris votre cœur. J'ai souvent habité chez les Hommes, au cours de ma vie voyageuse, ce qui m'a donné l'occasion de connaître beaucoup de dames, et même de grandes dames. Aucune n'approchait de Madame Olivia. Sa taille élégante et souple se développe comme un cyprès balancé par la première brise du moi de mai ; sous l'arc de ses sourcils tendu à se rompre par l'archer même de l'amour, ses yeux lancent de si insoutenables éclairs que je n'ai pu deviner leur couleur, pensant au reste que ce serait une indiscrétion de ma part de vouloir priver de cette douce découverte l'homme qui saura gagner son cœur. Sa bouche est comme le grain de la grenade, et ses oreilles ont la délicatesse de ciselure qu'on remarque à la valve des coquillages ramassés sur les plages des mers du Sud, — que Neptune les garde !... Et, tel Périclès devant la fille d'Antiochus, en l'apercevant, je n'ai pu m'empêcher de m'écrier :

See, where she comes apparelled like the spring,
Grace here subjects, and her thoughts the King
Of every virtue gives renown to men !
Her face the book of praises, where is read
Nothing but curious pleasures, as from thence

Sorrow where ever razed, and testy wrath
Could never be her mild companion.

« Ai-je besoin de dire que la beauté de son costume rehaussait encore l'éclat de sa personne ? Elle portait un peignoir dont la florale splendeur n'était pas loin d'égaler le plumage des plus distingués parmi Nos Seigneurs les Aras... Quant aux qualités morales... j'ai eu tout le loisir de l'observer au cours de ma visite et pas une seule fois — je me plais à le déclarer, — il ne lui est échappé un de ces gestes vulgaires ou seulement médiocres qui constituent la mimique de la plupart des femmes distinguées. Si elle n'était pas une Reine chez les Hommes, elle mériterait d'être un Oiseau. Que de fois l'admiration faillit-elle m'arracher des cris ! Mais je les contenais dans la crainte de faire, par cette manifestation intempestive, échouer le plan ingénieux que vous aviez élaboré et dont vous aviez bien voulu me confier, du moins en partie, l'exécution.

— Abrège, je t'en prie, Perroquet de mon cœur.

— Les prières d'un ami sont des ordres pour son ami. J'abrège donc, et cours droit au fait. Dissimulé dans un pli du rideau de la fenêtre (que le bandit ne songeant qu'à la porte, avait négligé de fermer), j'ai, toutes les nuits, écouté leurs dialogues et étudié leurs agissements. Entre nous, cet homme ne peut en imposer qu'à des êtres naïfs ou absolument conventionnels, tels que la Dame allemande, qui a la candeur d'y voir un modèle pour son fils, ou l'industriel belge, qui n'a jamais eu, en dehors de ses affaires, le soupçon d'une idée personnelle. Mais, quand on le regarde de près, qu'on a l'occasion de l'examiner à un moment où il ne se surveille plus, alors le léger voile de dignité qui le recouvre

tombe et laisse voir un masque hideux. Dans ses yeux s'agite la vase verte de la haine, sa bouche se déforme en un rictus de crapaud pipa, mais c'est surtout son nez qui devient effrayant. Il se met à remuer comme s'il voulait se détacher de sa base et à s'élargir comme s'il lui était impossible de supporter davantage la pseudo-distinction que lui impose son propriétaire. Tel un sanglier sortant de sa bauge, il est lâché. Ce sont certainement des nez pareils qui ont inspiré aux Dames des Marolles ce refrain si expressif :

Hy zeg vriendje
Gy hebt es do wel ne goeie

« Sitôt qu'*il* a pénétré dans la chambre, sitôt qu'*il* voit Madame Olivia, sitôt qu'*il* est sûr d'être seul avec elle, alors entrent en action ces yeux de boue, ces lèvres féroces, ce nez d'épouvante et j'ai compris, avant même qu'il eût parlé, la détresse de cette pauvre femme, détresse si forte que, maintes fois, elle se leva de son fauteuil pour tourner en rond dans la pièce — telle une bête traquée, — mais alors, d'une poigne inflexible, il la ramenait à sa place, et l'obligeait à écouter.

— « Ainsi, hurlait-il à voix basse (si j'ose employer cette expression, seule capable de rendre ma pensée) ainsi, c'est pour cela que vous passiez toutes vos après-midi au Zoo !... Pour y chercher des complices !... Et vous faisiez faire ce joli métier à des espèces de rats d'égoût... Eh bien ! sachez que, dussiez-vous appeler à votre aide toute la vermine d'Afrique et toute la volaille d'Océanie, vous n'arriveriez pas à vous en sortir. Mienne vous êtes, et mienne vous resterez. Quant à ce Walter, c'est un...

— Je t'en prie, mon cher Cacatua, continue...

— Ici, Monsieur, souffrez que je m'arrête. Dans ma carrière qui fut longue et qui m'a donné l'occasion d'approcher des gens de toutes sortes : des évêques et des fabricants d'espadrilles, des voleurs de grands chemins et des agents de change, des couturières en journée, des femmes de lettres, des débardeurs et des directeurs de journaux, j'ai entendu, — et dans toutes les langues — les termes les plus malsonnants. Mais jamais d'aussi effroyables que ceux dont s'est servi cet homme pour vous désigner. Il en est même que je n'ai pu comprendre, et que sans doute il inventait à mesure : fabrications spontanées de la haine impuissante.

« Au moment de sa plus grande exaspération, on frappa à la porte. Et un valet entra. Il portait le plateau du dîner. Du dîner de Madame Olivia, cela s'entend, puisque Nissim, lui, est descendu à la salle à manger en disant, pour excuser sa femme, qu'elle était retenue chez elle « par une migraine intolérable ».

— Ça, je le sais, je l'ai entendu.

— Or, ce valet, je le reconnus assez vite, quoique je ne l'eusse aperçu qu'une fois dans les Cuisines, où, jouant alors le rôle d'un Plongeur, il murmurait un refrain subversif à propos de la limonade, sans doute pour ébranler le loyalisme du personnel... je redoublai d'attention. Je fis bien, car je pus ainsi voir le misérable attirer dans un coin le nouveau venu et lui glisser quelques mots à l'oreille. Malgré que je tendisse la mienne au maximum, je ne pus hélas ! entendre ce qu'ils disaient. Seuls me parvinces quatre mots : « Et surtout Giacomo, attention ! »

D'où je conclus à l'existence d'un complot, que je me promis de surveiller.

« Une fois le faquin disparu, Nissim proféra encore quelques incongruités à votre adresse et il se retira, fermant la porte à clef.

— .....

— C'est alors que je sortis de ma cachette. A pas comptés, sans bruit, je m'avançai sur le tapis, jusqu'aux pieds de la malheureuse, qui n'avait pas bougé, qui ne m'avait pas vu.

« Entre les deux pinces de mon bec, je saisis un pan de son beau peignoir à fleurs et le tirai délicatement, juste ce qu'il fallait pour attirer son attention.

Elle tressaillit. Mais elle n'eut pas peur. Sans doute lut-elle dans mon regard une commisération si sincère qu'elle comprit qu'il n'y avait rien à craindre de moi.

— Que veux-tu ? s'enquit-elle avec douceur, que veux-tu, mon cher petit ?

S'entendre appeler « cher petit » par quelqu'un qui a cent soixante-dix ans de moins que vous, c'est une chose à laquelle on ne peut pas résister. D'un bond, je fus sur ses genoux. Et la regardant avec une tendresse infinie, je lui dis :

— Courage, Madame ! Nous sommes là.

— Mais cet homme, s'écria-t-elle, cet homme terrible ?

— Il n'existe pas ! affirmai-je avec force. C'est une ombre sur un mur, un simple reflet de l'enfer. N'y pensez plus, et le voilà complètement supprimé. Ce qui existe (mon exaltation était à son comble), ce qui existe c'est le Bien, c'est le Bonheur, c'est la

Beauté... C'est la Musique... Pourquoi ne feriez-vous pas un peu de musique ?

— Je n'ai pas de piano, ici.

— Mais, moi, je puis vous chanter des chansons.

J'avais souvent remarqué que les chansons même et surtout, quand leur sujet n'a aucun rapport avec les préoccupations d'une personne, exercent sur elle une influence apaisante. Pourquoi le remède qui réussit si bien sur les rémouleurs, les brodeuses, les encaustiqueurs et les femmes de ménage, échouerait-il sur les amoureuses infortunées ?

« Je chantai donc. Au hasard. Des bribes de romances ou complaintes. Des pièces de vers que je mettais moi-même en musique. Des choses drôles qui la faisaient rire malgré elle ; et des choses tristes qui lui semblaient, puisqu'arrivées à d'autres et jadis, simplement belles.

« Et ce fut l'histoire du naufrage de Monsieur Trinquet :

Tant qu'à Monsieur Trinquet
Qui ne savait pas... néder,
Il aura-t-été z'et avalé
Par un gros « paltoquet ».

« Puis cette observation d'un grand voyageur :

Ah ! vraiment le joli pays
Que le Chili
Et que l'amour est rigolo
A Santiago !

« Puis cette romance que chantait Monsieur Grévy :

Dans les sentiers remplis d'ivresse
Allons ensemble à petits pas,
Allons cueillir, ô ma maîtresse,
Les premiers bouquets de lilas.

« Et puis des mélanges, car il ne faut pas craindre, en ce cas les mélanges. Ce sont les cocktails de la mélancolie :

Quand nous chanterons le temps des cerises,
Tendons nos rouges tabliers
Aux deux grands bœufs de mon étable.

. . . . . .

Aux armes, citoyens !
Les Coccinelles sont couchées
Et sur ce toit tranquille où picoraient les phoques
Mes parents sont venus me chercher.
Dis-moi Vénus quel plaisir trouves-tu
Dans ce grenier où nous avons vingt ans ?
Riez, riez, ma Belle,
Riez, riez toujours !
La prune mirabelle
Est le fruit de l'amour !...
etc., etc.

« Et j'allai, j'allai toujours... On ne pouvait plus m'arrêter. A un certain moment, voyant que je commençais à m'égosiller, elle m'interrompit :

— Ecoute, dit-elle, en me caressant la nuque de ses doigts effilés (et c'est à cela que je vis qu'elle savait comment on doit parler aux Perroquets), écoute, cher Oiseau, il faut maintenant aller te reposer. Tu dois en avoir besoin. Je n'oublierai jamais le bien que tu m'as fait ce soir. Va dire à *notre* ami que je lui suis fidèle et que je pense à lui.

Elle déposa sur ma huppe un baiser et, me faisant grimper sur son index, me porta vers la fenêtre d'où je pris mon vol vers l'arbre le plus proche. Un gros oranger, sur une branche duquel je m'installai.

J'étais absolument épuisé par mon récital de chant. Il me fallait de toute nécessité, m'endormir,

ne fût-ce que quelques instants, pour réparer des forces dont je sentais qu'elles me seraient bientôt nécessaires. Car je prévoyais qu'il allait se passer des choses encore plus terribles que celles auxquelles je venais d'assister et que mon absence aurait entraîné les conséquences les plus graves. Fort heureusement, la Nature m'a accordé une faculté des plus précieuses, et que je partage avec Napoléon : je dors de la façon la plus profonde, mais à volonté. Estimant donc qu'il ne pouvait rien arriver d'inquiétant avant une demi-heure, je m'accordai trente minutes de sommeil : pas une de plus, pas une de moins.

« J'avais calculé juste car, au moment où, m'étant ébroué et ayant retrouvé dans cet ébrouement mes esprits intacts, je reprenais mon poste dans le pli du rideau de la chambre de Madame Olivia, je devinai, au frisson dont ne purent se défendre les épaules de la noble créature, que son bourreau était rentré en scène. Et, de fait, il était rentré. Et il n'était, si je puis m'exprimer ainsi en cette conjoncture, pas seul. Il tenait ses compagnons sous son bras, des compagnons, c'est bien le cas de le dire, comme lui « de sac et de corde ». Puisque c'étaient en effet un sac et une corde.

« Avant que Madame Olivia ait pu pousser un cri, il s'était jeté sur elle et, en un clin d'œil, lui avait passé la tête dans le sac. Ce qui eut pour résultat d'étouffer toute résistance et même tout appel. Ensuite il la ficela à l'aide de la corde et la jeta à terre comme un paquet. Puis il se retira de nouveau, et en toute hâte.

« Cette scène épouvantable se déroula avec une rapidité de cauchemar. Si je n'avais écouté que mon courage et mon indignation, je me serais précipité

sur le misérable et lui aurais crevé un œil. Mais je risquai que, dans sa rage, il ne m'étranglât, et alors rien ne faisait plus obstacle à ses criminels desseins. Etant le seul témoin de cet attentat, j'étais aussi le seul être capable d'en empêcher la suite par mon intervention... Il fallait agir. Je m'envolai donc avec toute la promptitude possible, pour vous avertir « à toutes fins utiles » comme disait le secrétaire de mon premier maître : Son Excellence le Gouverneur de Manille.

« Auparavant, obéissant à une intuition dont je ne saurais trop m'applaudir, je fis le tour de l'Hôtel et j'aperçus, sur la route qui passe devant les communs, trois malandrins, parmi lesquels il me semblait bien reconnaître le pseudoplongeur-valet de chambre, complice de Nissim Pacha. Ces escogriffes faisaient le guet dans une puissante torpédo qui...

XIV

OU L'ON VOIT CHIMPANZÉ ET PROCYON LOTOR SE CONDUIRE COMME DES HÉROS

Je lui ferai une belle place sur l'étagère de mes ex-voto, entre un gant d'Ophélie et ma première dent.

Jules Laforgue :
Hamlet, ou les suites de la piété filiale.

Si Cacatua n'avait pas été entraîné par son propre discours, il aurait remarqué que, depuis quelques instants, il parlait, si l'on peut ainsi s'exprimer, dans le vide. Car Walter Brenner, qui l'avait longtemps écouté sans presque l'interrompre et sans bouger, se contentant de serrer parfois un peu plus fort contre son cœur Procyon qu'il tenait dans ses bras et dont l'émotion n'était certes pas moins vive que la sienne propre, Walter Brenner n'était plus là.

Tenant toujours Procyon dans ses bras, il avait bondi, il était sorti de sa chambre et avait couru dans celle du Chimpanzé qui, Dieu merci, s'y trouvait, venant à peine de quitter le salon où la conversation, ce soir-là, n'était pas de son goût.

En quelques mots à voix basse, Walter expliqua à Jicky ce qu'il attendait de lui. Un large sourire éclaira la face du quadrumane.

— Enfin ! s'écria-t-il, on va faire du sport.

En moins de temps qu'il ne faut à ta plume poussive, ô romancier, pour l'écrire, Jicky, ayant pris Procyon des mains de Walter, et l'ayant placé sur son dos en lui recommandant de s'y agripper avec force et de ne se laisser choir sous aucun prétexte, se précipita au dehors.

Comment s'y prit-il, je ne saurais l'expliquer. Il faut croire que, dans les cas d'urgence, il pousse aux mains des Singes des espèces de ventouses comme en sont pourvus les margouillats ou les mouches, il s'établit dans la tête des singes une espèce d'indifférence sensorielle à l'égard des dimensions de l'espace, car Jicky, s'étant jeté par la fenêtre de la mansarde de Walter, qui était au quatrième étage sur la cour, se glissa le long de la muraille de l'Hôtel et en fit le tour, sans même s'aider, à l'occasion, des lianes de Bougainvillea, et en quelques secondes se trouva devant la fenêtre d'Olivia où il fit, avec Procyon qui de son dos avait sauté sur le parquet, une sorte d'entrée triomphale, dont malheureusement aucune personne ne pouvait être le témoin, puisque la seule qui fût présente dans la pièce avait la tête dans un sac...

De toutes manières, si quelqu'un avait été là pour le féliciter de cette performance, il ne l'aurait pas écouté. Car le temps pressait, et notre Chimpanzé était un singe de décision. Sans perdre une seconde, il avait déchiré la toile du sac qui emprisonnait la tête d'Olivia, tandis que Procyon s'occupait, avec une activité fébrile, de couper, en les rongeant, les cordes qui paralysaient ses bras, ses jambes. Elles étaient, ces cordes, horriblement dures, et dans sa hâte, le pauvre Raton Laveur eut deux dents cassées.

Le sang coula. Mais ce que souffrit le courageux animal se perdit comme une goutte de pluie dans un torrent, le torrent de joie qui l'inonda en voyant la jeune femme recueillir ce sang du bout des doigts et s'en signer le front. Et si elle avait connu le langage secret des ratons laveurs, elle l'aurait peut-être entendu murmurer, mais si bas, si bas qu'elle aurait pu, par délicatesse, feindre de ne l'avoir pas compris:

— Enfin, j'ai versé mon sang pour elle. Et elle s'en est ointe comme d'un chrême. C'est le sacre de l'amour pur. Je puis mourir maintenant, car j'ai atteint la cime de ma vie.

Comme s'il avait deviné l'intensité psychologique de ce moment (mais peut-être avait-il une intention d'un caractère plus positif), le Chimpanzé, une fois les cordes rongées, salua et s'éclipsa.

La Femme et le Raton Laveur restèrent seuls.

Ils se regardèrent dans les yeux.

Dans ceux de Procyon, Olivia lut un tel amour, un dévouement si absolu, qu'elle baissa les siens. Honteuse de ne pouvoir rien rendre en échange...

Elle voulut parler. Il lui fit signe de se taire. Il n'avait pas besoin d'apprendre de sa bouche qu'Elle était à un autre. Il ne le savait que trop. Et d'ailleurs, cet autre était son ami... De tous côtés, on était cerné, barré, immobilisé... La vie était comme un îlot perdu au milieu de l'océan de l'impossible.

...Les cœurs de ces deux êtres d'élite battaient à se rompre...

Et pourtant il fallait en finir avec cette tension insoutenable. C'est Procyon qui en prit l'initiative Inspiré par le génie du tact, il ramassa une des deux dents qu'il venait de perdre et l'offrit à Olivia qui,

pieusement, la rangea dans son coffret à bijoux.

A peine avait-il achevé cette petite liturgie sentimentale qu'elle sursauta, prise de peur. Un bruit de pas venait de retentir dans le couloir. Et avant qu'elle eût eu le temps de se ressaisir, la porte forcée du dehors, vola en éclats, et trois hommes, dont la mine patibulaire contrastait de la façon la plus saisissante avec le costume de coupe impeccable, firent leur entrée. L'un de ces hommes était Giacomo Gattamelata.

Passant avec une promptitude foudroyante de l'attendrissement à l'héroïsme, Procyon, toutes griffes dehors, se rua sur ce vilain personnage et, malgré l'évidente, l'écrasante disproportion des forces, il s'apprête à entamer avec lui une lutte dont l'issue ne nous semble que trop certaine...

Seul, un miracle peut, à cette heure, le sauver. Grand Dieu ! ce miracle se produira-t-il ?...

XV

SOIRÉE MONDAINE INTERROMPUE

Du Soleil la justice étoile avant-courrière.
D'Arbaud de Porchères *(Jean-Baptiste).*

Depuis qu'il avait assumé la direction du *Liguria,* jamais Monsieur Ambrogio Terracota n'avait été plus heureux. C'est que les temps avaient bien changé. Il se souvenait encore, avec une sorte de frisson rétrospectif, des derniers mois qui avaient précédé l'arrivée de ceux qu'il appelait, avec une nuance d'ironie paternelle « mes Exotiques ». Alors, c'était dans l'établissement presque vide de Clients mais beaucoup trop rempli de personnel, — d'un personnel que justement, dans l'espoir toujours déçu d'un afflux de clientèle pour le lendemain, on n'osait pas licencier, — de longues déambulations mélancoliques, dans les couloirs déserts et les salons moisissant sous leurs housses. C'est même à cette époque que, pour tenter une diversion, pour oublier les reproches faits en haut-lieu, il avait pris une maîtresse, cette Réceptionnaire énigmatique dont pour l'instant, et sans doute pour jamais, nous

renonçons à scruter les arrières-pensées de lucre et d'ambition. Mais, comme c'était en même temps un homme moral et plein de scrupules et de superstitions, l'amour n'avait fait, au fond, qu'aviver ses inquiétudes. Avec l'arrivée des Exotiques, tout avait changé, et ses craintes des premiers jours n'avaient pas tardé à s'évanouir. D'abord, ces Messieurs dépensaient sans compter, absolument comme s'ils n'avaient pas su le prix de l'argent. Et peut-être, après tout, ne le savaient-ils pas. Pourtant, Monsieur Sarcoramphus Gryphus, avec son nom d'Humaniste hollandais du XVIIIme siècle, et son air de spéculateur courbé par les soucis de cent conseils d'administration, il devait s'y connaître en finances. Eh bien ! pas plus lui que le Cacatua, le Chimpanzé ou le Kanguroo, ne semblaient se douter de la valeur de la lire, du dollar ou du florin. Ils signaient sans sourciller, que dis-je ? sans même les regarder, les additions les plus cyniquement majorées. Tout en ne se livrant jamais à ce tapage vulgaire et agressif à quoi l'on reconnaît précisément la mauvaise clientèle, celle qui fait durer trois heures un jus d'orange ou un quart d'eau minérale, ils s'attardaient au bar jusqu'à des heures fantastiques et ils y marquaient une préférence constante pour les liqueurs les plus distinguées, — qui sont, personne ne l'ignore, également les plus chères. Et cela, sans préjudice du temps qu'ils passaient au salon, à faire avec les autres Clients des parties interminables de cartes ou de dominos, ou simplement la conversation.

J'ai dit la préférence que Madame Braselmann éprouvait pour Cacatua. Mais la modiste française ne semblait pas non plus insensible à la cour discrète que lui faisait Jicky. En veine de confidences,

ne lui a-t-elle pas avoué qu'elle ne s'appelle pas tout à fait Rosalys, Alice étant le nom de son associée, défunte, mais dont elle garde ainsi le souvenir, panaché d'un y, « ce qui fait tout de même plus joli, n'est-ce pas » ? Et quant à Monsieur Vanderkoppen, il ne quittait quasi plus le Sarcoramphe. Seul, le Kanguroo demeurait un peu à l'écart et n'acceptait de prendre part aux petits jeux qu'avec une répugnance d'autant plus bizarre que les Australiens n'ont pas du tout une réputation d'insociabilité. Mais on ne prêtait plus guère attention à ses allures, qu'on attribuait à quelque chagrin intime.

Ce soir-là, comme les autres soirs, Monsieur Terracota, après avoir fait sa tournée dans l'établissement (où il a eu le plaisir de ne pas rencontrer ce « mauvais esprit » de Giacomo dont la tête décidément ne lui revient pas), et avant d'aller rejoindre sa coupable complice, s'attardait au salon, jetant un mot dans les conversations, un conseil aux joueurs, tout cela sans insister, avec le tact d'un homme dont on n'a pas à craindre l'indiscrétion, puisqu'il est toujours sur le point de s'esquiver.

...Et de fait, il n'est plus là...

Mais personne ne le remarque.

Pas plus qu'on a remarqué l'entrée du Perroquet.

Ce dernier n'y tient pas, d'ailleurs. Il serait désolé qu'on se dérangeât pour lui. Doucement, sans faire aucun bruit de bec, de patte ou d'aile, il s'approche du Condor, du Chimpanzé, du Kanguroo, leur glissant un mot à l'oreille. Et tous de se lever, mais pas ensemble. Non, l'un après l'autre, de l'air le plus naturel. Par un si beau temps, ne serait-ce pas un péché que de se priver d'un petit tour au jardin ?

Leur départ crée un vide, mais n'entraîne pas celui des autres clients... L'industriel belge a envie de s'amuser. Il fait apporter des cocktails et reprend sa partie de *gamao* avec Nissim Pacha qui, sans doute parce que sa femme n'est pas descendue pour le dîner, se croit obligé, par compensation, à cet acte de courtoisie internationale.

Il a bien remarqué, lui, que les Exotiques sont sortis. Il n'a même, fronçant le sourcil, pu s'empêcher de leur jeter un :

— A tout à l'heure, Messieurs !

auquel ils ont, unanimement répondu :

— Mais bien sûr ! voyons. Nous sommes là dans dix minutes, au plus tard.

Alors il a souri. Dix minutes, c'est exactement ce qu'il lui faut, pour le plan qu'il a conçu. Il se lève, le sourire aux lèvres et, tirant sa montre :

— Vous m'excuserez, baron ? Un simple coup de téléphone à donner. Vous m'attendez, n'est-ce pas ?

Monsieur Vanderkoppen, qui n'est pas baron, mais qui ne déteste pas qu'on répare, dans le privé, cette petite erreur — un simple oubli, savez-vous ? — commise par S. M. le Roi des Belges, Monsieur Vanderkoppen sourit, acquiesce, et allume le cigare de l'attente.

Au bout de quatre minutes, Nissim sort de la cabine téléphonique et rejoint son partenaire. Mais celui-ci, trop heureux de sa récente baronnie, lui tend un cigare.

— Si nous fumions, tout simplement ? Propose-t-il.

— Mais volontiers ! répond l'Egyptien.

— Bonne affaire ? interroge l'Industriel avec cordialité. Au téléphone, bonne affaire ?

— Excellente ! avoue Nissim, avec un sourire sardonique. Une des meilleures de ma vie. En tout cas, une de celles qui m'a fait le plus plaisir.

— Vous me raconterez ça un jour ?

— Je ne dis pas non. Eh ! peut-être plus tôt que vous ne pensez...

Le cigare n'est pas achevé que, accompagné du Cacatua, les Exotiques rentrent au salon. Ils ont l'air un peu agité pour des gens qui reviennent du jardin. Mais de la part de tels originaux, rien n'étonne plus guère... Et pourtant... Le Chimpanzé a un pochon sous l'œil gauche, le Condor boîte légèrement, et le Kanguroo s'est luxé la patte droite de devant ; mais ils dissimulent de leur mieux ces petits accidents. Le Kanguroo va tout de suite s'assoir dans son coin habituel, Sarcoramphe marche le plus roide possible, et Jicky, feignant une névralgie faciale, met dans sa main une bonne moitié de son visage rieur.

— On s'est rudement amusé, dehors ! s'esclaffe-t-il, avec bonne humeur. Je ne sais pas si le Sarcoramphe était saoul, mais nous avons eu quelque peine à l'empêcher de prendre un bain au clair de lune.

— Mais il n'y a pas de clair de lune, objecta le Condor, toujours féru d'exactitude.

A quoi le Singe, avec une affectueuse bourrade :

— Oh ! le farceur ! Il était encore plus ivre que je ne pensais. Il n'a même pas vu la Lune.

Et de cligner de l'œil du côté du Kanguroo, qui s'esclaffa.

Personne, au *Liguria,* n'avait jamais vu rire ce grave personnage, toujours quasi perdu dans le souvenir des mimosas de son désert. L'incident

provoqua une sorte de stupeur : ce qui redoubla l'hilarité de nos Exotiques.

Cette gaieté, qui parut à Nissim l'expression d'un égarement particulier, lui arracha une sorte de ricanement :

— Ils sont fous ! pensa-t-il. Mais il se garda de ne rien dire tout haut.

Précaution vaine, car le Perroquet voyait dans sa tête :

— Quos volt perdere Jupiter demandat ! lui cria-t-il, en se penchant sur le fauteuil d'en face.

— Qu'est-ce que vous jargonnez là ?

— Ce que vous devez penser, Monsieur. Je suppose que vous êtes latiniste.

— Rira bien qui rira le dernier ! conclut Nissim, en désignant les personnages qui, à cet instant précis, entraient dans le salon.

C'était le chef de la Police, escorté du Directeur complètement ahuri, et de quatre gaillards, aux moustaches puissantes, aux poings de même, aux pieds indescriptibles...

D'un signe, il leur commanda de barrer de leur vaste corps, toute issue possible : ce qu'ils firent...

Puis d'une voix sans réplique :

— Que personne ne sorte !

XVI

LA DOUBLE CONFIDENCE

Isolés dans l'amour ainsi qu'en un bois noir...
Paul Verlaine.

Nous avons, tout à l'heure, laissé Procyon Lotor au moment où, n'écoutant que son courage, il se précipitait sur les trois malandrins venus dans l'évidente intention d'enlever Olivia. Pourquoi avons-nous fait cela ? Eh bien ! s'il faut tout vous dire, Lecteur devant qui nous n'en sommes plus à un pénible aveu près, c'est parce que nous nous sentions incapable de supporter l'émotion que semblait devoir nous réserver, fatalement, ce terrible épisode. De même que certaines personnes trop sensibles ferment les yeux pour ne pas assister à un spectacle qui les remplit d'horreur ou de dégoût, nous sommes partis, oui, nous sommes partis, lâchement, sur la pointe des pieds, pour ne pas être témoins de l'écrabouillement, tout à fait inévitable, de notre héros. Car que peut un Raton Laveur, même aux forces décuplées par une sainte colère et par le pur amour, et même aidé par une femme qu'on vient de déficeler, que peut, dis-je, un Raton Laveur, contre trois crapules entraînées à tous les sports de l'infamie,

monte-en-l'air de profession, cambrioleurs par goût naturel et assassins à l'occasion ? A supposer qu'il ait pu, profitant de leur saisissement (car ils s'attendaient à trouver un colis tout prêt à charger sur leurs épaules), à supposer donc qu'il ait pu en saigner un en le prenant à la gorge, c'eût été un jeu pour les deux autres que de lui tordre le cou.

Aussi n'est-ce qu'avec une appréhension bien légitime que nous remontons dans l'appartement d'Olivia Volpi. Nous tremblons, nous craignons de ne pas avoir la force de décrire le tableau qui nous attend... Du moins pensons-nous, — c'est une triste consolation, mais c'en est une — n'avoir devant les yeux que la silencieuse et immobile majesté de la mort au lieu des spasmes répugnants et criards de l'agonie.

Aussi quelle n'est pas notre surprise, en poussant la porte de cette fameuse chambre 75, où nous avons si souvent pénétré par effraction, et qui fut le théâtre de tant d'incidents pathétiques, de nous trouver en face d'une scène véritablement idyllique.

Sur un canapé de tapisserie Louis XVI — bergers, rubans et cornemuses — Walter et Olivia sont assis, côte à côte. Ils se tiennent les mains. Ils se regardent dans les yeux. La poitrine se soulève à intervalles réguliers. De temps en temps, ils parlent. Quelques mots leur suffisent. Des mots sans suite, et qu'il leur faut extraire d'un bloc de silence si dur et si compact que, carriers épuisés, ils y renoncent, et confient de nouveau aux regards ce que leur bouche est décidément impuissante à exprimer :

— C'est vous ?...

— C'est moi !...

— Oh ! mais, véritablement, est-il possible ?

— C'est possible, vous le voyez bien.
— A peine si je puis le croire.
— Moi non plus...

. . . . . .

Il faut qu'ils soient absorbés dans l'égoïsme de leur amour à un point extraordinaire pour ne pas avoir un mot, un seul mot, je ne dis pas d'intérêt, mais seulement de constatation pour le spectacle... insolite qu'ils ont sous les yeux... à leurs pieds.

Sur le parquet, gisent trois formes... Trois hommes durement ligotés, et baillonnés en outre avec des serviettes de toilette. Chose frappante, l'opération du ficelage n'a pu être effectuée avec un lien d'un seul tenant, mais avec des bouts rapportés d'une corde, dans laquelle il nous est facile de reconnaître celle qui a servi pour Olivia et que Procyon a sectionnée dans son héroïque intervention de tout à l'heure. A la mine patibulaire de ces trois messieurs, nous n'avons non plus pas grand'peine à identifier Giacomo Gattamelata et ses deux acolytes... A leur air penaud, nous comprenons qu'ils sont non seulement vexés d'avoir manqué leur coup, mais fort inquiets des suites que cet échec peut comporter pour leur situation sociale.

Cependant, comme l'espoir n'abandonne jamais le cœur humain, même dans les conjonctures les plus sombres, un mouvement vient d'avoir lieu parmi ces masses ignobles, une espèce de reptation, qui tend à les rapprocher les uns des autres.

Et Walter qui, malgré son amoureuse distraction, ne les a pas perdus de vue, se lève :

— Oh ! nom de Dieu ! les Salauds ! Si on les laissait faire !...

Et d'une série de coups de pieds vigoureux, il les sépare, il les envoie dinguer chacun dans un angle de la pièce, puis vient se rasseoir auprès d'Olivia. C'est alors qu'il s'aperçoit de ce qu'il vient de dire.

— Oh ! pardon ! soupire-t-il, en rougissant. Ces gros mots !... l'émotion !... la colère !... je vous supplie de...

— Mais, le rassure Olivia, je vous aime beaucoup comme cela, violent. Les héros ne peuvent pas parler comme des pimbêches.

— Loin de vous, je ne suis pas un héros.

— Vous l'êtes ! je vous affirme que vous l'êtes. Je vous ai bien vu tout à l'heure, n'est-ce pas ?

— Non, ma chérie, ce sont les autres, vous le savez bien.

— Oh ! Walter ! loin de moi la pensée de diminuer leur rôle ! Ils ont été admirables... Le Kanguroo a joué des poings comme un boxeur noir et il a mis hors de combat en douze secondes l'ignoble Giacomo, le Sarcoramphe a lacéré l'épaule de l'autre d'une telle serre que le gredin a failli s'en évanouir et, quant au troisième, notre cher Chimpanzé lui a tordu la jambe avec une maestria de professeur de jiu-jitsu.

— Et Procyon Lotor ?

— Oh ! celui-là, il a été merveilleux.

— Et Cocko ?

— Cocko lui aussi. Tous merveilleux. Mais qu'auraient-ils pu à eux tous, si vous, Walter, n'aviez pas été là ? Car les misérables se resaisissaient. A peine tombés, ils revenaient à la charge, comme des voyous contre le jeune premier dans un film américain, comme les vagues du reflux sur une

plage de l'Océan... Et c'est vous qui, raboutant avec une promptitude la corde qui m'avait tantôt ligotée, les avez « lassés » comme des chevaux de pampa, et à leur tour ficelés. O Walter ! Walter ! je vous le dis, vous êtes un héros !

— Eh bien ! non, Olivia, je ne suis pas un héros, et je ne veux pas que vous me preniez pour tel. Aucun malentendu ne doit subsister entre nous. Mon passé est lourd, plein de souillures. Je suis un ancien laveur de vaisselle, un vacher, un enfant de l'amour coupable. Ce que, dans les hautes sphères sociales d'où vous êtes issue, on appelle un Bâtard ! Oh ! ce nom est sur moi comme une marque au fer rouge. Bâtard ! De l'Officier supérieur qui m'engendra je ne sais pas le nom et je veux, oui *je veux* oublier celui de la souillarde qu'il séduisit pour obtenir le triste résultat ici présent... Cette révélation ne vous fait-elle pas frisonner ?... Et ce n'est pas tout. Il y a pire encore. Il y a que, dès mon jeune âge, je fus la proie du vice, et de la misère, qui est, vous le savez, l'entremetteuse attitrée de la débauche. Je roulai d'ignominie en ignominie, du lit des courtisanes à l'évier des grands Hôtels... Vous avez devant vous ô Reine, ô Sainte immaculée ! vous avez devant vous le plus triste produit de la civilisation mécanique, l'abject résidu d'une société fondée sur l'égoïsme et sur l'hypocrisie.

— Mais à qui croyez-vous donc parler vous-même, ô Walter ! modeste et magnifique Walter ? Cette reine, cette sainte, est comme vous une excommuniée. Comme vous une Bâtarde. A cette différence près que je n'ai même pas la consolation de penser que mon père était un officier supérieur... Officier, il l'était, oui, comme on l'est ici : dans le sous-sol !...

Le « petit officier ! » vous me comprenez ? Et ma mère, Dieu sait d'où sortait ma mère quand il la rencontra sur un trottoir de Gênes... Et je voudrais n'en savoir pas plus long sur moi-même, depuis le jour où elle me chassa de la maison, avec une paire de claques pour tout viatique, jusqu'à celui, plus néfaste encore, où je fis la rencontre de Nissim... Non, Walter, vous êtes un héros, et moi simplement une fille !

— Une pauvre fille ! Et une Reine, puisque je vous aime.

— Et vous un Saint, un héros, puisque je vous aime.

Ainsi parlent ces deux êtres, aussi bavards maintenant qu'ils étaient taciturnes tantôt. Et ils n'ont pour témoins de leur joie que les petits personnages de la tapisserie. Mais quels témoins ceux-là ! Et comme Olivia s'amuse à les regarder tandis qu'elle échange ses confidences avec son ami.

Ils mènent sur le mur une danse éperdue. La funambule a sauté sur le cheval-capucine du cowboy, et celui-ci, ravi de sa conquête, l'enlève en croupe d'une si furieuse allure qu'ils bousculent — comme un coup de vent des feuilles mortes — les onagres, les marquises, les bureaucrates, les lutins, les clochards, les navigateurs et les archanges. Mais, à peine tombés, les chers bonshommes se relèvent, ramassant en toute hâte leurs serviettes, leurs paniers, leurs casquettes, leurs ailes, et rentrent dans la farandole, dont la belle jeune fille au chapeau haut de forme a pris la tête. C'est à travers les fleurs, un tourbillon adorable, un ballet délirant. Et tous, sans un mot, semblent s'écrier :

— N'avions-nous pas raison de te dire d'avoir confiance ?... Tu vois bien que tu l'as retrouvée,

ton innocence d'enfant, petite fille malade qui rêvait !... Tout ce long cauchemar est fini. Nous sommes là, avec l'amour !

Laissons maintenant Walter et Olivia continuer leur doux dialogue sous les regards attendris des génies du papier peint ; et, puisque nous avons, grâce à notre indiscrétion, obtenu de soulever, du moins en partie, le voile qui recouvrait l'énigme de la chambre 75, retournons au grand Salon du rez-de-chaussée où nous avons, au chapitre précédent, laissé la majorité de nos personnages dans une situation qui risquerait de devenir intenable par son intensité, si nous n'accourions pas au plus vite pour y mettre bon ordre.

XVII

L'IMPOSTEUR DÉMASQUÉ

Il fuit, d'effroi transi, troublé, tremblant et blème.
Agrippa d'Aubigné : *(Caïn).*

Rien de plus contradictoire que l'état d'âme de Monsieur Ambrogio Terracota en entrant dans le salon, dans *son* salon, aux côtés du Commissaire de Police. Pour être Directeur d'Hôtel, on n'en est pas moins homme. Comme homme, Ambrogio était passionnément intéressé par le formidable fait-divers auquel il allait assister ; mais en tant que Directeur d'Hôtel, Monsieur Terracota était extrêmement ennuyé du scandale qui peut-être en rejaillirait sur son établissement. Il masquait néanmoins son trouble sous un air calme et froid ; et, de même que le tumulte de sa poitrine restait absolument indiscernable sous le pan de sa jaquette réglementaire, ainsi l'agitation de son cerveau demeurait invisible derrière son front lisse...

Il n'en était pas de même des Clients. Médusés par l'effroi, ils restaient immobiles, atteints d'une sorte de paralysie. Seul, Nissim Pacha ricanait. Son plan diabolique venait de réussir : du moins le croyait-il.

Comme tout cela s'était bien déclanché, développé ! Une partie d'échecs menée de main de maître, vraiment. Tandis que sa victime, ligotée, enlevée comme un petit paquet par ses trois complices, attendait au fond de la puissante torpédo où il irait tantôt la rejoindre pour l'emmener dans un lieu de lui seul connu, où s'exercerait sa totale vengeance, lui, Nissim, venait d'amener dans ses filets, d'un coup magistral, la bande entière de ses adversaires. Evidemment, dans son cas, il fallait une audace peu commune pour risquer une levée de cette envergure. Mais si Nissim Pacha n'avait pas été un audacieux, alors qui l'eût été ?

S'adressant directement au Chef de la Police :

— Monsieur, dit-il, vous pouvez constater que mon coup de téléphone ne vous a pas dérangé pour rien... Ceux que vous recherchez en vain depuis quelques semaines sont ici.

Il désignait les Exotiques.

Le Fonctionnaire eut un instant d'hésitation. Il n'était pas tout à fait exact que ses services recherchassent Sarcoramphus, Kanguroo, Jicky et Cacatua. Car, après la fuite du Raton Laveur, l'Administration du Zoo, épouvantée des répercussions probables qu'aurait la nouvelle des quatre autres évasions sur l'opinion et le mouvement touristique, s'était bien gardée d'ébruiter l'affaire et s'était contentée de fermer le parc au public : suivant la méthode classique employée par les Musées nationaux après le vol d'un tableau célèbre.

Le Chef de la Police qui, tant par goût que par dignité professionnelle, sortait peu, ne savait même pas que les dits animaux s'étaient échappés. Néanmoins, pour obéir à cette loi non écrite mais sacrée

qui veut que toute personne devant laquelle se trouve un Commissaire de Police soit un coupable, il fronça le sourcil et, s'adressant à Ambrogio Terracota :

— Monsieur le Directeur, je vous serais obligé de me dire quelle est l'identité de ces personnes (et son geste large embrassait l'ensemble des assistants).

En moins de temps qu'il ne faut pour le raconter, Monsieur Terracota sortit et revint, avec les fiches individuelles de ses clients.

Le Commissaire les parcourut d'un lorgnon sévère.

— Eh bien ! mais, conclut-il, ces papiers me semblent suffisamment en règle. Madame Gerda Braselmann, de Dresde, Saxe. Mmm... Monsieur Sarcoramphus Gryphus, du Corcorado, nationalité chilienne... Monsieur Cacatua Plyctolophus, né à Ouakara, en 1745... Bigre ! ça ne nous rajeunit pas... Mmm !... Monsieur Vanderkoppen, industriel, Anvers... Mmm !... Monsieur Anthropopithacus, Niger, natif de Timbi, Fouta-Djallon... Oui, enfin, il faut toutes sortes de pays pour faire un monde... Mademoiselle Rose Alice Boullard, dite Rosalys, modiste, rue des Bons-Enfants, à Paris... Mmm !.. Tout cela m'a l'air des plus corrects, Monseigneur ! Je n'ai aucune raison de suspecter des personnes qui, par ailleurs ne se livrent à aucun tapage, ni à aucune manœuvre délictueuse... Je regrette beaucoup.

— Mais, Monsieur le Commissaire, ce sont des échappés de...

— Des échappés d'où ? des échappés de quoi ? interrompit le fonctionnaire avec humeur. Moi, je

vois des voyageurs qui viennent du Chili, de l'Australie, qui viennent de Belgique, de France, du Congo, des pays les plus lointains, par curiosité et par amour pour notre belle Italie... Je suis très contrarié, Monseigneur, que vous ayez cru bon de me déranger pour faire cette simple constatation. Car, je ne vous cache pas, je croyais qu'il s'agissait de retrouver le célèbre bandit Procyon Lotor, contre lequel j'ai en effet un mandat d'amener.

— Il est ici, lui aussi, ricana Nissim Pacha.

— Mais je ne l'ai jamais vu, protesta le Directeur.

— Parce que vous êtes loin de savoir tout ce qui se passe chez vous, mon cher, coupa l'Egyptien avec insolence. Certes, le triste sire n'a point paru au salon, et pour cause... mais qu'on recherche seulement dans la chambre de Monsieur Brenner, son complice !...

— Il suffit ! conclut le Commissaire. Nous parlerons de Monsieur Brenner un autre jour, s'il y a lieu. Pour l'instant, je me contenterai d'arrêter Procyon Lotor, le grand Rongeur fugitif.

Mais, comme il faisait mine de sortir pour monter à l'étage où se trouvait la mansarde de l'ex-maître d'Hôtel, le Sarcoramphe intervint :

— Monsieur le Commissaire, dit-il, avant d'aller plus loin, vous plaîrait-il de demander à son Excellence Nissim Pacha, ici présent, ses papiers ?

— Mais qu'entendez-vous par là, Monsieur ? Son Excellence appartient au corps diplomatique et...

— En êtes-vous bien sûr ?

— Je vous défends ! cria Nissim, en serrant les poings et en marchant sur le Condor qui, haussant ses fastueuses épaules, répliqua d'une voix coupante comme le vent glacial des solitudes andines :

— Monsieur Romuald Trincard n'a rien à défendre à personne !

Le visage, déjà pâle, du pseudo-diplomate devint vert. Il recula d'un pas, cherchant des yeux une issue... mais le Commissaire, ayant fait signe, ses acolytes avaient repris leur poste. Alors le drôle, jouant le tout pour le tout, fonça sur le Sarcoramphe, les poings fermés :

— Que signifie cette plaisanterie, vieux Vautour ?

— Ce n'est pas une plaisanterie, laissa tomber le grand Oiseau, avec un calme méprisant. C'est la stricte vérité, et vous le savez bien.

Puis se tournant vers le Commissaire :

— Ce Monsieur n'a jamais été ni Egyptien, ni diplomate. Nissim Pacha n'existe pas. Il existe un bandit international, du nom de Romuald Trincard, qui opérait, il y a dix ans, dans un tripot de Valparaiso.

A ces mots, Monsieur Vanderkoppen bondit :

— Godfordom ! Mais j'y étais aussi, savez-vous...

— Parfaitement ! pour vos affaires de nitrates... continua le Condor, imperturbable. Et même vous avez perdu trente mille pesos, cette nuit-là, parce qu'il trichait.

Cependant Nissim tenait tête. Il devinait les hésitations du Commissaire, qui, malgré son désir de faire une prise sensationnelle en coffrant un ennemi public de l'envergure de Trincard, craignait plus encore de commettre un impair irréparable en arrêtant par erreur un grand seigneur étranger. La complication diplomatique est le cauchemar des Policiers.

— Je ne suis pas Romuald Trincard, glapissait l'escroc. Et je n'en ai jamais entendu parler. Ce

serait tout de même un peu fort que la justice tînt compte des divagations d'un vieil Oiseau de proie, à moitié saoul. Je n'ai pas besoin de vous dire, Monsieur le Commissaire, à quelle sorte d'ennuis vous vous exposez en touchant à une personnalité couverte par l'immunité diplomatique.

Devant la perplexité du Chef de Police, l'Industriel belge sentit des doutes assaillir son esprit. Il se rappelait en effet (ce ne sont pas des choses qu'on oublie) avoir perdu trente mille pesos dans une nuit de jeu, à Valparaiso. Mais était-ce bien contre cet homme ? Une ressemblance n'est pas une preuve.

La situation menaçait de se retourner quand, au milieu de l'anxiété générale, le Perroquet s'interposa.

Son bec claquait. Ses plumes se hérissaient. Luí si disert d'habitude, à peine trouvait-il ses mots, tellement l'indignation les brouillait dans sa cervelle :

— Monsieur le Com... mandeur... Monsieur le Comminatoire... je veux dire Monsieur le Commissaire, il y a un moyen de démol... de démantibul... de démusel... de démasquer ce crimi... ce crom... ce créce sacri... ce crapuleux personnage, c'est de venir avec moi dans l'appart... dans le loca... dans la chambre où se trouve sa dernière vicmi... mictiv... sa dernière victime et ses derniers combi... compa... complices. Que tout le monde me suive !

Telle était l'ardeur de Cacatua, sa sincérité et son honnêteté étaient si visibles que l'assistance entière, entraînée, le suivit, y compris Nissim, qui d'ailleurs n'aurait pu s'échapper, car déjà deux des policiers l'encadraient, sans le toucher mais prêts à lui couper toute retraite.

Quelques minutes après, la petite troupe (à laquelle s'était joint Procyon Lotor, attiré par le bruit) envahissait la chambre où Walter Brenner et Olivia Volpi étaient engagés dans leur duo d'amour. Ils l'interrompirent brusquement, saisis d'une crainte qui ne tarda pas à se changer en joie, quand le Perroquet, qui décidément avait pris l'initiative des opérations, se fut écrié, cette fois sans plus aucun bégaiement :

— Et maintenant, regardez ces hommes qui gisent là, par terre, comme des saucissons ridicules et impuissants. Regardez-les bien, et puis ôtez-leur leurs baillons. Et ensuite, donnez-leur la parole. Vous serez édifiés. *Et nunc erudimini...*

Les sbires, après avoir consulté leur chef du regard, s'empressèrent de suivre le conseil de Cacatua.

Comme s'ils n'avaient attendu que ce moment, les trois malandrins, d'une seule voix, s'écrièrent :

— Salaud de Trincard ! Tu nous a fourrés dans de beaux draps !

— Je ne connais pas ces voyous, protesta le pseudo-diplomate, pour tenter une diversion. Mais déjà c'était trop tard. Le Chimpanzé remettait les choses au point :

— Cet homme en a menti. Il n'a pas le droit de renier ses complices. Si nous n'étions pas intervenus tout à l'heure, au moment où ils allaient emporter Madame, — que Trincard avait ficelée, mais que Procyon Lotor venait de délivrer de ces liens, — ils la faisaient en effet disparaître, en l'enlevant dans la voiture qui est au dehors et dont Messer Giacomo est le chauffeur... Mais *nous étions là*. Et je n'en veux pour preuve que les traces de la lutte qu'il

nous a fallu soutenir contre ces vilains bougres : le poignet démis de Kanguroo, la blessure qui saigne encore à la patte brisée de notre cher Sarcoramphe, boîteux désormais pour la vie, et le pochon qui orne le dessous de l'œil gauche de votre serviteur. Ce fut un combat acharné. Si nous y avions été vaincus, à cette heure Madame Olivia serait loin, qui sait ? peut-être dans la mer, le corps déchiré contre un rocher noir de cette côte fleurie... Mais le véritable héros de la journée, c'est Procyon Lotor, celui-là même que vous recherchez, Monsieur le Commissaire, et que vous serez le premier à pardonner quand vous saurez ce qu'il a fait. Car, sans lui, non seulement nos efforts eussent été vains, mais encore impossibles. C'est lui, en effet, c'est lui, qui, au péril de sa vie (alors qu'à tout instant pouvait survenir, pour le surprendre par derrière et l'écraser, un être vingt fois plus fort que lui), a rongé les liens dont les fragments rafistolés paralysent en ce moment ces trois gredins, et qui alors étaient durs comme le fer... C'est lui, et deux dents désormais lui manquent, défigurant un des plus nobles visages de la Faune américaine... C'est sur lui, héros de l'amitié, que repose toute cette action vengeresse, et je viens, Monsieur le Commissaire, au nom de toutes les personnes présentes, vous demander de le traiter avec tous les égards que méritent ceux dont l'intervention a permis à la Société de se débarrasser d'un ennemi redoutable.

Le Chimpanzé s'arrêta. Il n'avait jamais de sa vie prononcé un si long discours... Le Cacatua lui-même en était émerveillé. Des larmes d'attendrissement perlaient à ses yeux. Du reste, sauf les trois chenapans et leur ignoble chef, tout le monde

pleurait. Sortant un mouchoir gigantesque et bariolé, où l'on distinguait vaguement la silhouette de Christophe Colomb débarquant aux Antilles, le Chef de la police, feignant de se moucher, essuya, lui aussi, une larme furtive. Et ensuite, il rendit ce jugement, empreint d'une équité suprême :

— Romuald Trincard, dit Nissim Pacha, au nom de la Loi, je vous arrête... Quant à vous, Messieurs (s'adressant aux Animaux), je vous pardonne, si tant est que vous ayez été coupables en vous échappant d'un endroit où l'on vous avait amenés contre votre gré. Car, comme l'a dit Cicéron : « *Sommum jus summa injuria* ». Ce qui signifie que la loi morale qui est au-dessus de nos têtes est parfois plus impérieuse que le ciel étoilé... Enfin, même s'il ne sait pas le latin, votre cœur me comprend. Vous serez rapatriés aux frais de vos consulats respectifs. A moins que vous ne préfériez réintégrer votre dernier domicile, où l'administration, maternelle, vous attend, les bras ouverts. Vous avez le choix.

Mais, chose étrange, aucun de ces Messieurs ne sembla ébloui par cette liberté dont la privation les avait rendus si mélancoliques. C'est qu'ils avaient quitté depuis trop longtemps leur patrie, leur foyer. Que retrouveraient-ils, en rentrant chez eux ?... Leur place prise par des générations nouvelles, avides et égoïstes. Ce qu'ils aimaient au fond, depuis qu'ils en avaient goûté les agréments extraordinaires, c'était la vie, la douce et confortable vie des grands Hôtels, à laquelle il leur fallait maintenant renoncer, et dont l'image la plus ressemblante était tout de même encore la vie des jardins zoologiques. Les repas à heure fixe, le ménage tenu par un personnel attentif, aucun souci matériel. Et, en dehors des

heures consacrées aux visites des Séculiers (les Hommes et leurs frivolités) tout le temps libre pour la méditation, pour la rêverie, pour les progrès de la vie intérieure...

C'est ainsi que, leur mission terminée, et après avoir pris congé, non sans larmes, de leurs amis du *Liguria*, Sarcoramphe, Cacatua, Chimpanzé et Kanguroo regagnèrent leurs cages, où les attendaient, qui leurs épouses et qui leur solitude, en tout cas la paix et le bonheur.

ÉPILOGUE

Maintenant il faut vous dire adieu ; je vais partir.
Patrice de la Tour du Pin *(Les Empreintes).*

Et maintenant, je vous dis adieu, ô Walter Brenner, ô Olivia Volpi, qui avez si bien mérité d'être heureux par l'amour. Ce n'est pas sans mélancolie que je contemple le navire qui vous emporte, qui vous fait traverser l'Océan en compagnie de stars, de banquiers véreux, de ministres, d'espions, de conférenciers et de femmes perdues, que vous ne voyez même pas, car votre passion partagée vous isole plus complètement que la fermeture même de votre cabine de luxe.

Vous n'êtes pas cependant tout à fait seuls. Vous avez emmené avec vous celui qui vous avait sauvés, le fier et doux Raton Laveur, qui du reste n'a pas voulu vous quitter. Au Canada, où vous vous rendez pour tenter votre chance, — dans cet Hôtel au bord du Niagara où l'on offre à Monsieur Brenner une charge de Directeur qu'il remplira avec son tact et sa compétence notoires — au Canada vous rendrez sa liberté à votre jeune ami.

Vous avez trouvé cette solution élégante, ce moyen de garder encore un peu auprès de vous, pour que

la séparation ne soit pas trop brusque, tout en le ramenant au pays natal, car c'est là seulement qu'il pourra oublier le grand déchirement sentimental de sa vie...

Cela ne se fera pas tout seul. Les premiers temps seront très durs, je le sais. Et cependant, cela s'arrangera, car tout s'arrange. Titus n'aurait jamais cru possible de quitter Bérénice, Bérénice de vivre loin de Titus. Eh bien ! ces illustres personnages, exemples légendaires de l'amour, ils ont vécu, chacun de son côté... Ils se sont résignés...

Un jour viendra donc, ô Procyon Lotor, où dans ton cœur dévasté, désert de ténèbres, quelque chose comme une lueur poindra... Tu ne t'en apercevras pas tout de suite, tu ne comprendras pas... Mais le matin où la lueur s'étant étalée, gagnant tout le ciel, tu te rendras compte que tu baignes à même un éblouissement, alors tout redeviendra simple, facile, intelligible à tes beaux yeux trop longtemps voilés les larmes. Certes, jamais tu ne renieras rien : tu n'est pas de ceux que l'on entend, sous prétexte d'assagissement, ricaner au souvenir des illusions de leur jeunesse. Non, tu es bien trop noble, trop fidèle, pour nous infliger ce pénible spectacle. Tu ne désavoueras pas le Passé. Simplement tu le regarderas, avec douceur et tendresse, prendre sa place dans la perspective de ta vie et, jetant sur quelque Ratonne Laveuse de ton âge et de ta tribu un regard neuf, tu te diras : « Pourquoi pas ? Elle est belle, elle aussi, dans son genre. Et elle possède un grand avantage : elle n'est pas *l'impossible* ». Et, de son côté, la douce créature, ne sachant pas dans quelles circonstances tu as perdu ces deux dents dont l'absence te rend moins régulièrement beau, mais trouvant

dans cette irrégularité même je ne sais quel attrait, se dira : « Il est bien intéressant ! »

Certes nous sommes encore bien loin de ce jour. Et je ne veux pas l'évoquer avec une insistance, qui te révolterait peut-être. Mais il viendra. C'est inévitable. Et, peu de temps après, un couple (sinon davantage), un couple de petits ratons laveurs, s'ébrouant autour de vous, vous attendriront par le spectacle de leur innocence. Vous n'aurez plus désormais d'autres soucis que ces chères têtes, rondes et veloutées, et aucune joie plus grande que celle de les voir se laver les mains, chaque jour plus délicatement et plus adroitement, l'ayant appris sous votre attentive direction.

Et peut-être que, plus tard, les rencontrant au bord de quelque lac où les aura entraînés leur esprit d'aventure, les petits de Walter et d'Olivia, éblouis par la grâce et la beauté de ces charmantes créatures, mais loin de se douter de leur origine, s'écrieront :

— Comme ils sont gentils ! Oh ! ils sont trop gentils ! et les ramèneront à la maison...

Et Olivia, les accueillant sur ses genoux, les gavant de sirop d'érable, les caressant, dira à son époux alors en cheveux gris :

— Oh ! Walter, ne trouves-tu pas qu'ils *lui* ressemblent ?

Car elle ne t'aura pas oublié. Car une Femme ne peut jamais oublier celui qui, au plus fort de son amour, a eu le courage de s'effacer devant l'Homme qu'*Elle* aimait.

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
ÉDITÉ PAR EGLOFF, FRIBOURG,
MILLE EXEMPLAIRES
NUMÉROTÉS DE UN A MILLE

N° 517

PQ 2625 I58R3
Miomandre, Francis de
Le raton laveur et le maître d'hôtel

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY